

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

N^o 33

(VII, 1)

SOMMAIRE :

Procès-verbaux des séances du 10 novembre 1888 au 25 mai 1889. — Ouvrages offerts à la Société. — Sommaire des périodiques reçus par la Société. — Variétés : Marcel Schwob et Georges GUIEYSSE, *Tire-larigot*. — Nécrologie : Discours prononcé par M. Gaston Paris aux obsèques d'Arène DARMESTETER ; Discours prononcé par M. Michel Bréal aux obsèques de Georges GUIEYSSE ; N. MERLETTE, par Michel Bréal.

(Ce bulletin est publié exclusivement pour les Membres de la Société et n'est pas mis dans le commerce.)

PARIS

JUILLET 1889

SÉANCES DE L'ANNÉE 1889.

12 et 26 janvier.	6 et 27 avril.	2, 16 et 30 novembre.
9 et 23 février.	11 et 25 mai.	14 et 28 décembre.
9 et 23 mars.	8 et 22 juin.	

Les séances ont lieu à huit heures du soir, à la Sorbonne, escalier 3, au premier étage, dans la Salle de l'ancienne Faculté de Théologie.

L'élection du bureau pour l'année 1890 aura lieu dans la séance du 28 décembre 1889.

COMPOSITION DU BUREAU POUR L'ANNÉE 1889.

Président : M. Ch. PLOIX, 1, quai Malaquais.

Vice-présidents : MM. François BONNARDOT, 46, rue de la Santé, et M. DE ROCHEMONTEIX, 11, rue des Beaux-Arts.

Secrétaire : M. Michel BRÉAL, 15, rue Soufflot.

Secrétaire adjoint : M. Ferdinand DE SAUSSURE, 29, rue Cambon.

Administrateur : M. Jean PSICHARI, 26, rue Gay-Lussac.

Trésorier : M. Philippe BERGER, 1, rue de Seine.

Bibliothécaire : M. Georges DOTTIN, 5, rue du Sommerard.

Membres du Comité de Publication : MM. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, R. DUVAL, L. HAVET, L. LEGER, G. PARIS, RENAN.

Les Sociétaires sont instamment priés de faire connaître immédiatement tout CHANGEMENT D'ADRESSE à M. Jean Psichari, administrateur de la Société, 26, rue Gay-Lussac, à Paris. Cette notification est indispensable pour l'envoi régulier des Mémoires, Bulletins et Convocations.

MÉMOIRES.

Les Membres nouveaux ont droit à tous les fascicules publiés dans l'année de leur admission (art. 35 du Règlement).

Ne peuvent toutefois être admis au bénéfice de cet article les Membres qui, élus à la fin de l'année (novembre et décembre), sont exemptés de la première cotisation.

Les Sociétaires qui en feront la demande à M. l'Administrateur recevront pour moitié prix la collection des fascicules antérieurs à l'année de leur admission. Il ne sera pas cédé de fascicules séparés.

BULLETIN.

Contre remboursement des frais de poste, la collection du *Bulletin* est envoyée *gratis* aux Membres de la Société.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
N° 33

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 10 NOVEMBRE 1888 AU 25 MAI 1889

SÉANCE DU 10 NOVEMBRE 1888.

Présidence de M. BONNARDOT, vice-président.

Présents : MM. le prince Alexandre Bibesco, Bonnardot, Sudre, Ploix, R. Duval, Bréal, Berger, Bauer, Möhl.

Assistant étranger : M. A. Malmstedt.

En l'absence de M. de Saussure, M. Möhl occupe au bureau la place du Secrétaire adjoint.

La séance est ouverte à huit heures et demie.

Nécrologie. M. le Président annonce en termes émus la perte douloureuse que la Société a faite durant les vacances en la personne de M. Abel Bergaigne, arraché par un accident tragique aux grands ouvrages de philologie et de critique védiques qu'il préparait depuis de longues années ; la Société remercie M. Bréal d'avoir bien voulu reproduire dans notre Bulletin le discours prononcé par lui aux obsèques de l'illustre savant. — M. Bréal insiste sur l'intérêt qu'Abel Bergaigne prenait aux travaux de la Société, dont il avait été président en 1879.

Présentation. M. Bréal présente, avec M. V. Henry, pour être membre de la Société: M. Richard T. Elliott, New Inn Hall street, 23, à Oxford.

Échange de publications. Le bureau communique une lettre de la Société royale des Sciences, de Naples, qui demande à entrer en échange de publications avec la Société de Linguistique. Celle-ci, considérant que les études de la Société des Sciences sont trop étrangères à la linguistique, se décide à refuser l'échange.

Nouvelles. Il est donné lecture d'une circulaire du Ministère de l'Instruction publique invitant la Société à prendre part au prochain Congrès des Sociétés savantes, dont le programme renferme un certain nombre de questions concernant la linguistique.

Hommages. Voir p. xxx.

M. le Secrétaire lit une lettre de M. Léon Douay qui offre à la Société une étude manuscrite sur les *Affinités lexicographiques du qechua et du maya*, lue par l'auteur au Congrès des Américanistes réuni à Berlin.

Communications. M. Bréal présente quelques observations sur l'origine de la désinence verbale *-ons* en français, que l'on s'accorde généralement, depuis les travaux de M. Thurneysen, à rapporter à l'analogie de *sumus* = *somes*, *sommes* (*sons*), d'où *amomes*, *aimons*. Tout en reconnaissant le rôle important que l'analogie joue dans la vie du langage, M. Bréal doute qu'un verbe isolé et d'un mécanisme aussi délicat que le verbe *sum* ait pu exercer sur la conjugaison entière l'influence considérable qu'on lui prête; nous voyons au contraire que le verbe « être », dans les langues romanes comme ailleurs, tend plutôt à faire rentrer ses formes dans les cadres réguliers. Il faudrait admettre en outre, dans l'hypothèse qu'on nous propose, que cette influence se serait exercée à une époque particulièrement récente, puisque le fait est étranger à tous les autres membres de la famille et même au provençal. En conséquence, c'est peut-être agir avec sagesse que d'écarter l'explication analogique et de reconnaître simplement ici un traitement spécial de la désinence *-amus*, dont les recherches à venir détermineront sans doute avec précision les conditions phonétiques. — MM. Bibesco,

Duval et Bonnardot constatent qu'effectivement les voyelles devant nasales sont sujettes à une foule de perturbations encore mal élucidées et qu'en outre leur traitement varie de dialecte à dialecte.

M. Möhl expose une conjecture sur le pluriel μέσαι νύκτες qui est, en grec, l'expression classique pour dire « minuit » et qui conserve peut-être le souvenir de la locution primitive *μέσαι νυκτί, au locatif singulier. L'emploi du pluriel, en tout cas, est ancien : on en trouve déjà un exemple dans Sappho (fragm. 52, Bergk).

M. Möhl communique ensuite un passage d'un manuscrit inédit du xiv^e siècle, destiné à confirmer, par la forme *ruire*, l'étymologie du français *bruire* = lat. *rugire*. — Le même texte dit *racher* au lieu de *cracher*. Dans l'un et l'autre cas, la langue du manuscrit ne permet pas de considérer ces formes comme mutilées. — Des observations sont faites par MM. Bauer, Bréal et Bonnardot.

M. Möhl termine en soumettant à la Société les conclusions auxquelles l'a conduit une étude historique du génitif singulier en *-ago* des adjectifs déterminés dans la langue russe. Cette désinence, calquée sur celle du slavon, n'aurait qu'une valeur orthographique. D'après les exemples recueillis par M. Möhl dans les textes du moyen âge, la véritable forme, dans l'ancien russe, est *-ogo*, flexion empruntée au pronom. Dans la langue moderne, l'orthographe *-ago* couvre en réalité une prononciation *-ova*, *-eva*, introduite d'après les génitifs des adjectifs possessifs en *-ov*, *-ev*. C'est là un exemple remarquable d'un suffixe de dérivation utilisé comme flexion casuelle. — M. Bréal rappelle que, dans beaucoup de langues indo-européennes, le pronom personnel s'est refait un génitif à peu près de la même façon, à l'aide de l'adjectif possessif, par exemple en gotique *meina*, en latin *mei*, etc.

A propos de la même communication, M. Ploix pose une question sur la valeur du slavon russe comme idiome usuel. Une discussion s'engage à ce sujet entre MM. Ploix, Bauer et Möhl ; il s'agit de déterminer dans quelle mesure le terme de *langue vivante* peut s'appliquer à un idiome plus ou moins conventionnel et parlé seulement par les clercs. — D'autres observations sont faites par M. Bréal.

M. Bréal fait l'étymologie du latin *invitare* qui dériverait de *invītus*. — Des observations sont faites par MM. Duval et Bauer. Répondant à une question de M. Ploix, M. Bréal ajoute que *invītus* lui-même a été interprété par **in-vicitus* ; cf. grec ἰ-*ἔκων*.

Au moment de lever la séance, la Société décide d'adresser des remerciements à M. O. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris, qui a bien voulu mettre dès aujourd'hui à la disposition de la Société la salle de l'ancienne Faculté de Théologie, à la Sorbonne. Les travaux de reconstruction de la Sorbonne ayant nécessité la démolition des bâtiments Gerson, c'est en effet dans cette salle (Sorbonne, escalier 3, au premier étage) que se tiendront dorénavant les séances.

La séance est levée à dix heures.

SÉANCE DU 24 NOVEMBRE 1888.

Présidence de M. HALÉVY.

Présents : MM. Bonnardot, Psichari, Bréal, Halévy, de Berchem, Guieysse, Bauer, Möhl, de Saussure, Ploix, prince Bibesco, Berger.

Assistant étranger : M. Boyer.

Le précédent procès-verbal est lu et adopté.

Élection. Est élu membre de la Société : M. Elliott.

Présentation. MM. Bréal et Havet présentent pour être membre de la Société : M. Boyer, 85, boulevard de Port-Royal, à Paris.

Hommages. Voir p. xxx.

Nécrologie. M. le Président annonce la mort de M. Arsène Darmesteter et se fait l'interprète des sentiments qu'inspire à la Société la perte de ce savant de haute valeur enlevé à la fleur de l'âge aux études romanes.

Communications. M. Bréal traite de l'origine de la distinction du féminin et du masculin dans la grammaire indo-européenne, s'attachant particulièrement à réfuter la conjecture de M. Brugmann, d'après laquelle la finale *-ā* serait devenue le signe, et aurait engendré l'idée d'un genre opposé au masculin simplement par accident et par analogie

de quelques mots typiques, tels que *gnā* « femme », *māmā* « maman ». M. Bréal pense que la distinction des genres masculin et féminin a ses premières origines dans le pronom, où elle est naturelle et presque indispensable.

Des observations sont présentées par M. Halévy, qui regarde soit le pronom soit l'adjectif comme appartenant à une période du langage déjà très avancée, la parole ayant probablement commencé par de simples impositions de noms aux objets, et non par la dénomination des qualités qu'on pouvait abstraire de ces objets.

M. Bréal présente l'idée opposée. Tout semble nous enseigner que l'adjectif a précédé le substantif, au moins quand on s'en tient à la période des langues à grammaire, la seule accessible à notre investigation.

M. Berger fait une communication relative à une habitude de l'écriture sémitique, qui est d'écrire simple une consonne double. On ne pensait pas que cette règle fût applicable au cas où la consonne double se répartit sur deux mots. Mais M. Berger trouve, dans les inscriptions carthaginoises, qu'après *nadra'*, forme féminine du verbe, on a un seul aleph au lieu de deux si le mot suivant commence lui-même par aleph, — sans qu'on ait le droit cependant de lire *nadar*, qui serait la forme masculine correspondante.

Des observations sont faites par MM. Bréal, Ploix, Halévy. M. Halévy objecte que l'aleph n'apparaît que dans la période punique ; primitivement les voyelles ne sont aucunement exprimées, ce qui empêche toute distinction entre *nadra'* et *nadar*. M. Berger répond que cette circonstance est indifférente, puisque, dans des inscriptions contemporaines, *nadra'* est constamment muni de son aleph dans les cas décisifs, c'est-à-dire quand le mot suivant commence par une consonne.

M. Halévy fait une communication sur un mot assyrien, *pilaku*, qui désigne une sorte de hache portée par les dieux. C'est de là que serait venu le grec *πέλεκυς*, peut-être par l'intermédiaire des Phéniciens. — M. Bréal dit qu'on ne saurait oublier le sanscrit *paraçu*. Il faut vraisemblablement admettre que l'objet a voyagé, en gardant son nom, dans toute la région comprise entre l'Inde et la Grèce.

M. Halévy mentionne ensuite l'assyrien *pīlegeš* « concubine » comme un mot probablement emprunté au grec *πάλλαξ*, et indiquant un très ancien commerce d'esclaves entre les deux pays. Des observations sont faites par MM. Bréal, Ploix.

M. Halévy identifie enfin le *Tarsis* biblique avec la ville de *Tarrha* en Crète, la première ville grecque où devaient aborder les navigateurs phéniciens venant de la Cyrénaïque.

SÉANCE DU 8 DÉCEMBRE 1888.

Présidence de M. BONNARDOT, vice-président.

Présents : MM. Bréal, Berger, Boyer, Bonnardot, Bauer, Dottin, Möhl, Guieysse, Psichari, Ploix, de Saussure.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Election. M. Boyer est élu membre de la Société.

Hommages. Voir p. xxx.

Nécrologie. M. Bréal annonce la mort de notre confrère M. Schœbel. Il s'occupait de philologie sanscrite et spécialement de philosophie indienne. Ses mémoires ont été plusieurs fois récompensés par l'Institut.

Communications. M. Psichari communique les observations qu'il a faites au sujet de la suppression connue d'un *r* ou d'un *l* final dans le parler français actuel, et qui fait que *quatre jours*, par exemple, se prononce *kat žur*. M. Psichari fait remarquer que de là naissent des groupes de consonnes insolites, ainsi *p-p* dans *exemp(le) probant*. Il cherche à fixer d'autre part sous quelles influences le sujet parlant restitue de temps en temps la forme pleine pour la forme écourtée.

Une conversation s'engage à ce sujet entre plusieurs membres. M. Ploix et M. de Saussure disent que la chute de *l r* n'est qu'un contre-coup de la non-prononciation d'*e* muet, et que la question devient ainsi beaucoup plus vaste.

M. Bréal présente une étymologie du grec *ἀμχράνω*, où l'esprit rude n'a pas de valeur étymologique, et que l'on peut rapprocher de *ἀμπλκίσκω*, parent lui-même de *μλκ-ζές*. L'idée première de *ἀμχράνω* « manquer le but » est celle de la flèche qui s'aplatit au lieu de pénétrer. Des observations sont faites par M. de Saussure.

M. Guieysse fait une communication sur le patois anglais des nègres du Missouri, tel qu'il a été recueilli par M. Twaine. Un certain nombre de faits phonétiques d'une grande constance peuvent y être relevés. Le *th* doux devient *d* ; le *th* dur intérieur devient *f* ; les groupes *ld*, *nd* à la fin du mot perdent la seconde consonne : *en* = *and*, *chile* = *child*, etc. Des observations sont faites par MM. Ploix, de Saussure, Bonnardot.

Commission. Sont désignés comme membres de la Commission de vérification des comptes : MM. Bauer, Dottin, Möhl.

SÉANCE DU 22 DÉCEMBRE 1888.

Présidence de M. HALÉVY.

Présents : MM. de Rochemonteix, R. Duval, Halévy, Bréal, Bauer, Berger, Bonnardot, Dottin, Guieysse, Möhl.

Assistant étranger : M. Ssaineano.

La séance est ouverte à neuf heures.

M. Möhl remplace au bureau M. le Secrétaire adjoint, absent de Paris, et donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté.

Motions. M. Möhl, au nom de M. James Jackson, appelle l'attention de la Société sur l'état des tomes III et IV de notre *Bulletin*, qui sont dépourvus de titres, et propose de faire imprimer ces titres afin de satisfaire aux demandes de nos confrères.

Cette première proposition est adoptée. Une seconde proposition, tendant à abandonner les chiffres romains pour les chiffres arabes dans la pagination du *Bulletin*, ne saurait être accueillie sans enfreindre l'article 42 des Statuts, qui prescrit une pagination différente pour les *Mémoires* et le *Bulletin*.

Hommages. Voir p. xxx.

Nécrologie. M. le Président annonce trois pertes nouvelles que la Société vient de faire et qui seront douloureusement ressenties. La Société, encore toute pleine des sentiments de regret que lui ont causés les morts si soudaines de MM. Bergaigne, A. Darmesteter et Schœbel, est

en effet de nouveau atteinte par celles de MM. le comte Riant, Nigoles et Georgian. M. Halévy rappelle les travaux de nos confrères et l'intérêt qu'ils prenaient tous à l'œuvre commune de la Société. Leur perte laisse dans nos rangs des vides pénibles et termine l'année de la façon la plus douloureuse.

Nouvelles. M. Bréal annonce que notre confrère, M. Monsieur, vient d'être nommé professeur de sanscrit à l'Université libre de Bruxelles. M. le Président se fait l'interprète des sentiments sympathiques que cette nomination inspire à la Société.

M. Halévy ajoute qu'au moment de quitter le fauteuil de président, il tient à remercier la Société de la marque d'estime qu'elle lui a donnée en l'appelant à présider cette année ses discussions scientifiques.

Quoique porté plus particulièrement par ses travaux personnels vers l'étude des idiomes sémitiques, il se réjouit d'avoir pu présider des démonstrations où la philologie indo-européenne, plus avancée, devait avoir la plus grande part, et il veut voir surtout dans le choix de la Société un encouragement adressé à la philologie sémitique. M. Halévy termine en félicitant ses confrères de la précision et de la méthode de plus en plus rigoureuse qu'ils ont su apporter à des études d'un caractère si élevé et si désintéressé.

Rapport. M. Bauer donne lecture du rapport de la Commission de vérification des comptes :

Messieurs,

La Commission de vérification des comptes s'est réunie le vendredi 21 décembre, à cinq heures et demie, chez votre trésorier ; elle a examiné la tenue des livres et vérifié les comptes.

Les recettes se sont élevées, pour l'exercice 1888, à la somme de 8,923 fr. 21, qui se décomposent de la manière suivante :

Reliquat de l'exercice 1887.....	3.617 fr. 60	
Legs Ascoli.....	1.500	»
Allocation du ministère.....	1.200	»
Intérêts et rentes.....	600	60
Vente de publications.....	61	45
61 cotisations arriérées.....	731	56
101 cotisations de l'exercice courant.....	1.212	»
	<hr/>	
	8.923 fr. 21	

D'autre part, les dépenses ont été de 4,466 fr. 10 ; soit :

Frais de publication.....	2.308 fr. 05	
Achat de 50 fr. de rentes 3 0/0..	1.376	45
Indemnité à l'Administrateur ad-		
joint.....	400	»
Frais d'administration.....	120	40
Entretien de la salle, chauffage,		
éclairage, gages du concierge et		
étrennes.....	161	60
Frais de garde et d'échange de		
titres.....	11	»
Envois de publications.....	5	25
Frais de poste et de recouvrement.	83	35
	<hr/>	
	4.466 fr. 10	
	<hr/>	
Recettes.....	8.923 fr. 21	
Dépenses.....	4.466	10
	<hr/>	
En caisse.....	4.457 fr. 11	

La Commission a donc arrêté les comptes à la somme de 4,457 fr. 11 en caisse. Si de cette somme on déduit les 1,500 fr. du legs Ascoli, qui ont une destination spéciale, il reste en caisse une somme disponible de 2,957 fr. 11, sur laquelle la Commission vous demande d'autoriser le trésorier à acheter un titre de 50 fr. de rentes 3 0/0 au porteur, ce qui portera les rentes que possède la Société à 750 fr., dont 600 fr. en un titre nominatif, 50 fr. en un titre au porteur

déposé à l'Imprimerie Nationale, et 100 fr. de rentes 3 0/0 au porteur déposés à la Société Générale.

Signé : BAUER, DOTTIN, MOHL.

M. Berger prend ensuite la parole :

« Messieurs, le rapport que vous venez d'entendre réclame quelques explications que je demande la permission de présenter à la Société.

« Deux faits ont marqué, cette année, l'existence financière de la Société : le legs Ascoli, dont M. le Secrétaire vous a entretenus, et le placement des fonds de la Société à la Société Générale. Conformément à la résolution prise par la Société de Linguistique, il y a bientôt un an, votre trésorier a déposé les titres de rentes qu'il avait entre les mains à la Société Générale ; puis il s'est mis en mesure de faire convertir les 600 fr. de rentes au porteur qui étaient disponibles en un titre nominatif. Après des négociations qui ont duré un certain temps, cette opération a abouti, et je puis vous annoncer aujourd'hui que la Société possède un titre nominatif de 600 fr. de rentes 3 0/0. D'autre part, j'ai acheté cette année 50 fr. de rentes au porteur qui ont également été déposés à la Société Générale ; j'y ai enfin aussi déposé les 1,500 fr. provenant du legs Ascoli, ainsi que diverses autres sommes dont le détail se trouve sur le carnet de comptes visé par la Société Générale. Les titres de rentes de la Société se trouvent ainsi placés à l'abri des accidents qui peuvent atteindre les individus. Il sera facile, si on le désire, de généraliser cette mesure et de déposer à la Société Générale la totalité ou la presque totalité des sommes qui forment la caisse de la Société.

« D'autre part, grâce au recouvrement des cotisations par la poste, le nombre des cotisations touchées s'est sensiblement accru. Des 200 membres dont se compose la Société de Linguistique, 40 sont membres perpétuels, 160 seulement paient des cotisations annuelles. Sur ces 160 membres ordinaires, il a été perçu cette année 162 cotisations, dont 61 cotisations arriérées et 101 pour l'exercice courant. Ce nombre, qui pourra encore être dépassé par l'extension, à

l'étranger, des recouvrements postaux, est supérieur à celui des années précédentes. On remarquera en particulier le grand nombre des cotisations arriérées qui sont rentrées cette année. Ce résultat, dont il faut se réjouir, a eu pour contre-partie la radiation de quatre ou cinq membres de la Société, dont on avait perdu la trace ou qui ne payaient plus depuis longtemps leurs cotisations. Nous avons eu en outre à enregistrer trois démissions ; enfin la mort nous a atteints cette année plus cruellement qu'aucune des années précédentes ; elle nous a enlevé sept de nos confrères depuis la clôture du dernier exercice : MM. Marcel Devic, Chassang, Darmesteter, Georgian, Nigoles, Schœbel et le comte Riant. Nous nous trouvons ainsi ramenés momentanément au nombre de 200 que nous avons dépassé depuis deux ou trois ans. Malgré cette diminution qui nous est doublement sensible, je crois que la situation financière de la Société peut être envisagée sans crainte.

« En remerciant la Société de la confiance qu'elle m'a toujours témoignée, je viens la prier aujourd'hui de vouloir bien me décharger des fonctions de trésorier. Il y a quinze ans qu'elle me les a confiées ; quand je les ai acceptées, je ne pensais pas les conserver aussi longtemps. Je crois qu'il est bon que d'autres prennent aussi leur part de la tâche commune. D'ailleurs, le développement qu'ont pris les finances de la Société, et qui est dû, je n'ai pas besoin de le rappeler, à d'autres qu'à moi, exige des aptitudes qui me manquent et un temps dont il m'est de plus en plus difficile de disposer. Les mesures financières qui ont été prises cette année faciliteront la transmission des fonctions de trésorier et me permettront de les quitter avec plus de tranquillité.

« J'emporterai un souvenir profondément reconnaissant de l'honneur que m'ont fait mes confrères et plus encore de leur affection, et je ne cesserai d'être trésorier que pour participer, plus activement que par le passé, je l'espère, aux travaux de la Société. »

M. Halévy et M. Bréal, sans chercher à faire revenir M. le Trésorier sur sa détermination, expriment les sentiments de profond regret que sa démission inspire à la So-

ciété, qui trouvait en lui un auxiliaire puissant et qui, depuis tant d'années, admirait l'activité et le zèle qu'il déployait dans ses difficiles fonctions. M. Bréal insiste sur les grands services que M. Berger a rendus à la Société qui lui est redevable, pour une large part, de l'état de prospérité qu'elle a atteint aujourd'hui; il espère du moins que M. Berger voudra bien continuer quelques semaines encore à s'occuper des intérêts de la Société jusqu'à ce qu'elle ait pu lui trouver un successeur. M. Berger répond qu'il est profondément touché des sentiments de ses confrères à son égard et qu'il ne saurait abandonner son poste qu'après avoir remis ses livres entre les mains du nouveau Trésorier.

L'achat d'un titre de 50 fr. de rentes 3/0 au porteur, proposé par la Commission, est adopté.

Bibliothèque. M. Dottin, bibliothécaire, signale à la Société les conditions désavantageuses où se trouve notre bibliothèque qui, prenant de jour en jour du développement, est de plus en plus à l'étroit dans la salle de l'École libre des Sciences politiques où nos volumes sont déposés.

La Société répond que l'observation de M. le Bibliothécaire sera prise en considération et qu'on s'efforcera d'adopter d'autres dispositions. Le bureau est chargé d'examiner la question et de prendre des mesures en conséquence.

Election du bureau. M. Bonnardot, vice-président, tout en remerciant la Société de l'avoir appelé aux fonctions qu'il a occupées cette année, décline toute candidature à la Présidence pour l'année 1889.

Le scrutin est ouvert pour l'élection du bureau de 1889. Sont élus :

Président : M. Ch. Ploix.

1^{er} Vice-Président : M. F. Bonnardot.

2^e Vice-Président : M. M. de Rochemonteix.

Secrétaire : M. Michel Bréal.

Secrétaire adjoint : M. F. de Saussure.

Administrateur : M. Jean Psichari.

Trésorier : M. N...

Bibliothécaire : M. G. Dottin.

Membres du Comité de publication : MM. d'Arbois de

Jubainville, Rubens Duval, Louis Havet, Louis Léger, G. Paris, Renan.

M. Ph. Berger remplira provisoirement les fonctions de trésorier.

La séance est levée à 10 heures.

SÉANCE DU 12 JANVIER 1889.

Présidence de M. BONNARDOT, vice-président.

Présents : MM. de Rochemonteix, Baize, prince Bibesco, Bréal, Berger, Bonnardot, Bauer, Boyer, Dottin, Möhl.

Assistant étranger : M. Ssaineano.

La séance est ouverte à huit heures et demie.

M. Möhl donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté.

Présentation. M. Bréal présente, avec M. V. Henry, pour être membre de la Société: M. Jean-Baptiste Dutilleul, 23, rue Leverrier, à Paris.

Nouvelles. M. le Secrétaire annonce que notre confrère, M. Victor Henry, vient d'être nommé professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des Lettres de Paris, en remplacement du regretté Abel Bergaigne. — En même temps, notre confrère, M. Louis Duvau, succède à M. Henry auprès de la Faculté de Lille.

M. le Président se fait l'interprète des sentiments de satisfaction que cause à la Société cette double nomination.

Hommages. Voir p. xxx.

Communications. Il est donné lecture de deux communications de M. Duvau : la première touchant le vieil irlandais *cúach* « coupe » = **cōcos* ou **concos*, identifié avec le grec *κύκλος*, sanscrit *çāṅkha* ; — la seconde sur le latin *crūdus* = **crovidos*, **crevidos*, tiré d'un mot correspondant au sanscrit *kravis*, au grec *κρέας*.

En ce qui concerne le vieil irlandais *cúach*, M. Dottin remarque que la diphtongaison de *ō* en *úa* est douteuse, s'il faut supposer la perte d'une nasale.

M. Bréal fait également certaines réserves au sujet du développement de *crūdus* en latin. L'analogie de *caleo* :

calidus, tumeo: tumidus, etc., montre en effet que les adjectifs de cette formation proviennent plutôt de verbes que de substantifs ; ainsi, *crūdus* remonterait directement à **crueo*, *cruēre*, de la même racine que *cruor* et que *crus*, *cruris* « la partie charnue de la jambe ».

M. Berger entretient la Société des difficultés nombreuses que présente l'interprétation des inscriptions phéniciennes découvertes en Algérie sur des urnes funéraires. Ces inscriptions sont précieuses à plus d'un titre et leur déchiffrement fournira certainement d'importants documents à l'épigraphie sémitique. Dès maintenant, on peut y reconnaître çà et là des formules curieuses, par exemple les mots *maḥašan ozamīm*, placés en tête d'un certain nombre de ces monuments et que M. Berger croit pouvoir traduire par « boîte à ossements ». Ailleurs, on lit le mot *bēhajjō'* qui représente sans doute *bēḫajjō'* « pendant sa vie » et qui atteste la confusion des gutturales dans l'orthographe de ces textes.

Ces inscriptions présentent encore un autre intérêt : en effet, elles montrent une écriture intermédiaire entre le paléo-punique et le néo-punique qui apparaissent seuls sur les monuments de Carthage. Il faut en conclure que, contrairement à l'opinion de quelques savants, les inscriptions paléo-poniques de Carthage sont bien réellement antérieures à sa destruction par les Romains et que sa restauration n'a commencé qu'avec le néo-punique, puisque ses monuments sont muets sur l'époque intermédiaire.

M. Bréal fait l'étymologie du latin *caelum* « ciel », qui semble tiré du verbe *caedo* « couper » et qui s'employa d'abord comme terme d'architecture pour désigner une « voûte ». L'histoire est à peu près la même pour les mots germaniques qui désignent le « ciel » et pour le zend *asman* qui signifie à la fois « pierre » et « ciel ». — M. Berger compare en hébreu le mot *raqia'* « firmamentum », du verbe *rāqa'* « repousser au marteau ».

M. Bréal traite ensuite de l'*irradiation grammaticale*, phénomène par lequel un suffixe adopte dans la langue une signification spéciale due aux radicaux avec lesquels il fut tout d'abord employé. C'est ainsi qu'en grec les verbes en -ίζω,

comme χειρίζω « avoir mal à la main », μολυβδίζω « avoir le teint plombé », ἐλλήγησεν « avoir besoin d'hellébore », etc., se sont étendus dans le vocabulaire médical grâce à quelques termes primitifs tels que μανία, βουλιμία, ναυτία, etc. De même les verbes en -ίζω, employés dans le langage religieux, par exemple θυσίζω « offrir un sacrifice », ιεθμισίζω, ἐνθουσιάζω, etc., doivent leur origine à des primitifs comme πυθιάζω, de πυθιάς. Ainsi encore, en latin, les verbes en *sco*, qui ont reçu leur développement d'après *adolesco*, *senesco*.

SÉANCE DU 26 JANVIER 1889.

Présidence de M. de CHARENCEY.

Présents: MM. Bréal, Boyer, Dottin, de Charencey, de Saussure, Möhl, prince Bibesco, Bauer, Dutilleul.

Assistants étrangers: MM. Ssaineano, Meillet.

Le précédent procès-verbal est lu et adopté.

Hommages. Voir p. xxxj.

Élection. Est élu membre de la Société: M. Dutilleul.

Présentations. MM. Bréal et Maspéro présentent pour être membre de la Société: M. Terrien de Lacouperie, 54, Bishop's Terrace, Walham Green, Londres. — MM. Bréal et Guieysse présentent: M. Marcel Schwob, 1, rue de Seine, Paris.

Communications. M. Boyer traite du vieux irlandais *bri* « montagne ». On indique comme accusatif *brigh* et *breg*, comme gén. sing. *breg*, etc. Mais les textes très anciens ne connaissent pas de *g*; on trouve accusatif *bri*. M. Boyer suppose, en conséquence, que *bri* est le mot correspondant au scr. *giri* « montagne », slavon *gora*, et que son *b* représente *g* vélaire primitif. Des observations sont faites par MM. Bréal, de Saussure, Dottin. M. Dottin élève une objection au nom du gaulois *briga*, où le *g* est manifeste, et qu'on s'accorde à comparer au germanique *burg* (hauteur fortifiée). M. Boyer insiste à nouveau sur le fait que les premiers textes irlandais ne montrent pas le *g*.

M. Bréal développe devant la Société cette thèse qu'une forme grammaticale, ainsi que l'a affirmé M. Schuchardt, peut fort bien s'emprunter d'une langue à l'autre. Sur ce

principe, il est permis de voir dans les féminins du vieux haut allemand en *-in* désignant des personnes, *cuningin* « reine », etc., une imitation du lat. *regina, gallina*. — Il est possible aussi d'interpréter le passif celtique en *-r* comme un emprunt fait aux langues italiques, à une époque où les deux domaines linguistiques se reliaient entre eux par une série de transitions insensibles. Des observations sont faites par MM. de Charencey, de Saussure, Dottin. M. Dottin dit que le passif en *-r* irlandais n'est au fond qu'un verbe impersonnel, où le sens passif même est douteux.

M. de Saussure fait une communication sur certains détails de la versification homérique. En dehors de la *césure*, qu'il n'examine pas, il faudrait selon lui reconnaître une valeur à la *fin de mot*. En effet, le troisième pied contient une *fin de mot* 99 fois sur 100, ce qui ne peut être dû au hasard; mais, de l'aveu même des théoriciens de la *césure*, celle-ci ne saurait expliquer le fait, puisqu'ils la placent continuellement ailleurs qu'au troisième pied. Ainsi le vers homérique ne réclame pas évidemment une *césure*, mais réclame évidemment une *fin de mot* au troisième pied, et il devient légitime d'opérer, d'une manière générale, avec le principe de la *fin de mot*, que cette fin de mot constitue ou non une césure selon l'appréciation toute personnelle et précaire des métriciens. Ce principe posé, il devient intéressant de constater que le premier pied doit autant que possible finir avec une fin de mot (*ὦς φῶτο*, etc.), ce qui arrive en moyenne 55 fois sur 100; le chant A est unique à cet égard avec 46 0/0 et presque comparable à la *Batrachomyomachie* qui tombe à 44 0/0. — D'autre part, on constate ce fait bizarre que le nombre des vers où le premier pied finit avec un mot est dans chaque chant *en raison inverse* de ceux où le quatrième pied finit ainsi. Quand le premier chiffre dépasse 52 1/2 0/0, l'autre tombe au-dessous de 61 1/2 0/0, et réciproquement sans exception.

Des observations sont faites par M. Bréal.

SÉANCE DU 9 FÉVRIER 1889.

Présidence de M. de CHARENCEY.

Présents: MM. Psichari, Dottin, Bréal, Möhl, de Charencey, Guieysse, Boyer, prince Bibesco, Berger, Nommès, R. Duval, Bauer, de Saussure, Schwob.

Assistants étrangers: MM. Meillet, Ssaineano.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Hommage. Voir p. xxxj.

Élections. Sont élus membres de la Société: MM. Terrien de Lacouperie et Marcel Schwob.

Présentations. MM. Michel Bréal et Louis Havet présentent pour être membre de la Société: M. Meillet, 24, boulevard Saint-Michel, à Paris. — MM. Bréal et Loth présentent: M. Audouin, professeur au lycée de Rennes.

Nouvelles et vote. M. Psichari annonce que notre confrère, M. l'abbé Rousselot, s'occupe en ce moment de jeter les bases d'une Société qui prendra le nom de *Société des Parlers de France*. Le but de cette association est défini dans un prospectus auquel M. Psichari demande à la Société d'accorder la publicité de son *Bulletin*. La proposition est adoptée par vote à main levée.

Communications. M. Bréal fait une communication sur le latin *rabies* qui lui paraît être un terme médical d'importation grecque. Il faut probablement chercher le mot qui a pu servir de modèle dans la famille de ῥέμω « tourner sur soi-même ». M. Berger fait remarquer toutefois que la course du chien enragé ressemble plutôt à un zig-zag désordonné qu'à un mouvement circulaire.

M. Bréal étudie ensuite dans sa formation le grec προ-ωπής et montre qu'il repose sur une simple imitation d'ἐνωπής. Pollux dit qu'on distingue au théâtre trois sortes d'objets: τὰ ἐνώπια les objets en vue, c'est-à-dire placés sur la scène, τὰ ἀνώπια ceux qui sont dans la coulisse, et τὰ προνώπια ce qui entre en scène. Ce sont les emplois de ce genre qui ont pu conduire à affubler προνωπής d'un *v* que l'étymologie n'explique pas.

En dernier lieu, M. Bréal traite du nom romain *Salustius* ou *Sallustus* ; c'est une formation semblable à *onustus*, et qui indique un ancien neutre **sallus* « santé ». — Parlant à ce propos de *tellus*, M. Bréal dit que le masculin *Tellumo*, avec la même finale que dans *Lucumo*, doit faire soupçonner une origine étrurienne au culte si archaïque de Tellus.

M. de Charencey, cédant le fauteuil à M. Rubens Duval, communique une nouvelle série d'étymologies basques, montrant à nouveau que le lexique de cet idiome est en grande partie composé d'emprunts aux langues romanes.

M. Guieysse entretient la Société du pronom *idem*, dont les éléments ne sont pas, selon lui, à l'origine *is* + *dem*, mais *is* + *em*. Le *d* serait parti de quelques formes comme l'ablatif *eōd-em eād-em*, et le nomin.-acc. sing. neutre *īd-em*, ce dernier identique au sanscrit *id-am*. Des observations sont faites par M. de Saussure.

M. de Saussure présente quelques remarques sur le grec *πολλός* alternant avec *πολύς*. Notre confrère, M. Wackernagel, a montré qu'il était phonétiquement impossible de ramener cette forme à **πολFός*, et proposé comme remède un primitif **πολνός* = scr. *pūrñás* « plein ». Mais à son tour le groupe *λν* n'est pas ordinairement traité de cette façon, et la seule solution satisfaisante est en réalité de poser **πολ-jός*. Au point de vue morphologique, il y a lieu peut-être de rapprocher la flexion des adjectifs en *-u* lituaniens : *graziūs*, dat. *graziám*, et gotiques : *hardus*, dat. *hardjamma*.

M. Möhl pose une question à M. Psichari sur le néo-grec *φοῦτα* « le poing » = *ποκτῆ* (*χείρ*), d'après l'étymologie proposée dans les *Mémoires*, t. VI, p. 303. Au point de vue de la voyelle finale aussi bien qu'au point de vue de l'accent, il y aurait peut-être lieu de comparer l'attique *ἡ πρύμνα* « la poupe » en regard de l'homérique *πρυμνή νηῦς*, — ou encore *γῦρος* « cercle », substantif, à côté de *γυρός* « rond », adjectif, etc.

La question est discutée entre MM. Psichari et Möhl et divers membres.

SÉANCE DU 23 FÉVRIER 1889.

Présidence de M. BONNARDOT, vice-président.

Présents : MM. Nommès, Dutilleul, de Charencey, Bonnardot, Bréal, Bauer, de Rochemonteix, Boyer, Schwob, Meillet, Möhl.

La séance est ouverte à huit heures trois quarts. M. Möhl occupe au bureau le fauteuil de M. le Secrétaire adjoint, qui se fait excuser de ne pouvoir assister à la séance.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Élections. MM. Audouin et Meillet sont élus membres de la Société.

Présentation. M. Möhl présente, au nom de MM. de Saussure et Psichari : M. Gasc-Desfossés, élève de l'Ecole des Hautes-Etudes, 76, rue de la Pompe, à Paris..

Hommage. Voir p. xxxj.

Correspondance. M. Bréal donne lecture d'une lettre dans laquelle M. Pasteur interroge notre confrère sur la possibilité de substituer au mot *bactériologie* un terme plus avantageux, par exemple *microbie*. La Société, consultée par M. Bréal, examine les droits que l'expression nouvelle peut avoir à l'existence, en tant que signifiant « science des microbes ». Malgré l'analogie de *pharmacie* et de *chimie*, M. Möhl fait remarquer que le suffixe *-ie* a perdu aujourd'hui la faculté de désigner une science ; il paraît mort dans cette signification. M. de Charencey, appuyé par plusieurs voix, propose *microbique*, d'après *botanique*, *obstétrique*, etc. D'autre part, M. Boyer constate qu'un mot *microbiologie* n'aurait guère chance de supplanter *bactériologie* qui, bien que peu exact et d'une compréhension trop restreinte, semble déjà s'être complètement acclimaté dans l'usage courant de la médecine.

Communication. M. Schwob entretient la Société des méthodes erronées qui ont été suivies jusqu'ici dans l'étude de l'argot par la plupart des personnes qui s'en sont occupées, notamment par M. Francisque-Michel. Généralement, on néglige complètement l'histoire des formes

argotiques que, par une tendance fâcheuse, on s'efforce d'expliquer systématiquement par des métaphores plus ou moins imagées. En réalité, depuis les premiers monuments que nous possédons du « jargon » français, par exemple les ballades bien connues de Villon, jusqu'à nos jours, la langue verte a eu, comme toute espèce de langage, un développement historique dont il faut tenir compte ; à côté des déformations volontaires et conscientes des mots, dans lesquelles l'anagramme joue le principal rôle, il y a donc dans l'argot une série de faits phonétiques, analogiques, sémantiques ou de dérivation, qu'il faut séparer des formations artificielles. Enfin, les formations artificielles elles-mêmes prennent dans la langue un rôle spécial toutes les fois que, pour une raison ou pour une autre, on vient à en perdre la clé et que leur origine n'apparaît plus avec clarté.

Des observations sont faites par MM. de Charencey, Bréal, Bonnardot.

La séance est levée à dix heures.

SÉANCE DU 9 MARS 1889.

Présidence de M. BONNARDOT, vice-président.

Présents : MM. Zvetaïev, V. Henry, de Charencey, Nommès, Bréal, Bauer, Bonnardot, R. Duval, Gasc-Desfossés, Boyer, Psichari, Dutilleul, Meillet, Guieysse, Schwob, Möhl.

Assistant étranger : M. Auguste Bréal.

La séance est ouverte à huit heures et demie.

M. Möhl remplace au bureau M. le Secrétaire adjoint, empêché, et donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté.

Correspondance. M. Bréal lit une lettre par laquelle notre Président, M. Ploix, en ce moment absent de Paris, annonce qu'il vient d'être informé de son élévation à la présidence et envoie ses remerciements à la Société.

Élection. M. Gasc-Desfossés est élu membre de la Société.

Hommage. Voir p. xxxj.

Communications. M. Schwob, continuant ses observations sur l'argot, lit un travail qu'il a rédigé en collaboration avec M. Guieysse sur les suffixes argotiques considérés spécialement comme éléments de déformation. Ce caractère particulier explique les fréquentes substitutions de suffixes qu'on remarque dans l'argot, ainsi que les altérations profondes que subissent les racines, réduites parfois à la lettre initiale, par ex. *m-oche*, de *mal*; *fr-usquin*, de *froc*; etc. — M. Schwob passe ensuite en revue un certain nombre de mots et de locutions qui ont passé de l'argot dans la langue ordinaire : *chiquenaude*, de *chiquer* = *choquer*; — *emmitouffler*, de *mitoufle* « gant », et *mitaine*, d'un mot *mitte* qu'on retrouve peut-être dans la locution : *faire chatte mitte*; tirés probablement l'un et l'autre du mot *main*. — M. Schwob termine par l'étymologie du mot *argot* qui désigna d'abord une des trois tribus des truands : Egypte, Bohême et *Argot*, c'est-à-dire *Arabie*.

Des observations sont faites par MM. Bréal, R. Duval, Dutilleul, de Charencey, Bonnardot.

M. Bréal communique deux nouvelles inscriptions osques; sur l'une d'elles se trouve l'expression *postrei ioklei* « le lendemain », variante intéressante du *zicolom* (= **dieculum*) « jour » de la Table de Bantia.

Des observations sont faites par M. Zvetaïev.

M. Bréal fait ensuite l'étymologie des mots latins *mūnus*, dont le sens primitif est « fondation, institution » et qui se rattache à *mūnia*, *moenia*, et *mūrus*; — *studeo*, emprunté au grec *σπείδω*; — *forda* ou *horda* « vache pleine », doublet de *gravida* et de *gurda*, *gurdus*, français *gourd*, *dégourdir*.

Des observations sont faites par M. de Charencey.

La séance est levée à dix heures.

SÉANCE DU 23 MARS 1889.

Présidence de M. BONNARDOT, vice-président.

Présents : MM. Zvetaïev, V. Henry, Nommès, Bonnardot, Dutilleul, Boyer, Schwob, Bauer, Gasc-Desfossés, Meillet, Guieysse, Möhl.

La séance est ouverte à huit heures et demie.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Correspondance. M. le Président donne lecture d'une lettre par laquelle notre confrère, M. Guimet, invite la Société à venir visiter, avant l'ouverture au public, le Musée des Religions dont il est le fondateur.

La Société, acceptant l'invitation de notre confrère, décide de se rendre en corps au Musée Guimet; après une courte discussion, la visite est fixée au dimanche 7 avril, à 2 heures de relevée. Le bureau est chargé d'exprimer à M. Guimet les remerciements de la Société et de l'informer de la décision prise.

Communications. M. V. Henry donne lecture d'un article de notre confrère, M. Audouin, sur la prothèse de *o* dans le grec *ὄνομα*; la voyelle prothétique aurait été amenée par la nasale sonnante des cas obliques, p. ex. **nmn-ós* ou **nmnt-ós* = **enmn-os*, **enmnt-os*, *ὀνόματος*. — Le mot *ὄνομα* doit son *o* à la même cause, soit génitif **nqh-ós*, **enqh-os*, *ὄνομα*; mais ici la forme avec prothèse vocalique apparaît aussi en latin (*ungvis*) et en v. irl. (*inga*), en regard du sanscrit *nakha*, du v. slave *nogŭti*, etc.

M. Henry communique en second lieu une note de M. Duvau sur la latin *vinnulus* « doux, flexible », dérivé de **vinnus*, qui est proprement un ancien participe passé de *vieo* « courber l'osier ».

M. Meillet fait une communication sur la nature des gutturales indo-européennes après *u*. L'arménien, se comportant sur ce point comme les idiomes du groupe européen, dénonce plutôt en cette position une gutturale non vélaire. — En sanscrit, du reste, on constate quelques hésitations entre les deux classes de gutturales après *u*; ainsi *vahāmi*, lat. *veho*, avec *g*₁, en regard de *ogha*, avec *g*₂; — *ruç* en regard de *ruć*, etc. Ces exemples doivent nous faire conclure, ce semble, que les gutturales de l'indo-européen se rapprochaient après *u* de la série palatale plutôt que de la série vélaire et que, en cette position, *k*₂, *g*₂, *gh*₂, dans les idiomes du groupe oriental, sont simplement développés de *k*₁, *g*₁, *gh*₁.

Des observations sont faites par M. Dutilleul.

M. Bonnardot pose une question à M. Schwob sur l'origine argotique de l'expression *à tire-larigot*; l'étymologie en paraît décidément obscure. M. Nommès signale, à ce sujet, le grand nombre de mots allemands qui, à l'heure actuelle, semblent vouloir s'introduire dans l'argot de Paris.

La séance est levée à dix heures.

SÉANCE DU 6 AVRIL 1889.

Présidence de M. BONNARDOT, vice-président.

Présents : MM. Baize, Berger, Bréal, Bonnardot, Bauer, R. Duval, Halévy, Nommès, Möhl.

La séance est ouverte à huit heures et demie.

M. Möhl donne lecture du procès-verbal de la dernière séance qui est adopté.

Correspondance. M. le Président lit une lettre dans laquelle MM. Schwob et Guieysse, répondant à une question qui leur avait été posée dans la précédente séance, font l'historique de l'expression *à tire-larigot*. L'argot du XVII^e siècle donne le mot *le rigo* « le gosier », qui suppose un simple **got*, **go*, se rattachant à *gouailler*, *bagout* et *rigoler*. Cf. *rire à gorge déployée*.

M. Bréal communique une lettre de M. Céloron de Blainville, directeur du service local de la Cochinchine française, qui annonce l'ouverture prochaine à Saïgon d'une bibliothèque coloniale et demande pour elle l'échange des publications de la Société avec les *Excursions et Reconnaissances*, publiées par l'administration de la Cochinchine, et avec le *Journal Officiel* de la colonie. — Le bureau est chargé d'examiner les avantages que cet échange peut offrir pour la Société.

Hommage. Voir p. xxxj.

Communication. M. Berger entretient la Société d'une importante inscription en hébreu carré découverte à Palmyre et contenant deux passages du Deutéronome. Le premier a déjà été publié; le second (VII, 15) est inédit; M. Berger en met un estampage sous les yeux de la Société. L'inscription devait surmonter la porte d'une très vaste synagogue; d'après M. Berger, elle remonterait à l'époque

de la grande prospérité de Palmyre; elle ne lui paraît pas en tout cas postérieure au x^e siècle.— Cette inscription est intéressante au point de vue philologique par la multiplication des lettres de direction *jod* et *vav*, notamment dans le mot *Adonai*, où l'usage du *vav* n'est pas ordinaire et qui du reste, comme on sait, est généralement remplacé dans l'écriture par son synonyme *Jehovah*.

M. Halévy pense que l'emploi des lettres de direction, ainsi que les formes relativement modernes du *tav*, du *he* et du *hheth*, dénoncent une époque assez récente; il ne croit pas en conséquence que l'inscription soit antérieure aux premiers khalifes. Peut-être même est-elle d'origine caraïte et non talmudique.

D'autres observations sont faites par MM. R. Duval et Bréal.

M. Bréal traite du latin *tergorare* « mettre une cuirasse », formé de *tergum* comme *armare* de *armus*, — et de *strenae* « les étrennes », qui nous présente peut-être une prononciation populaire pour **saturnuae* (*feriae*), les Saturnales coïncidant primitivement avec le commencement de l'année. De même, *strenuus* ne signifie peut-être pas autre chose à l'origine que « né sous les auspices de Saturne ».

Des observations sont faites par MM. Bonnardot et Berger.

La séance est levée à dix heures.

SÉANCE DU 27 AVRIL 1889.

Présidence de M. PLOIX.

Présents : MM. Ploix, Bréal, V. Henry, Bonnardot, Möhl, de Charencey, Halévy, de Saussure, Nommès, Bauer, de Rochemonteix, Psichari, Berger, Joret.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président prononce une courte allocution, où il exprime le regret d'avoir été jusqu'à présent retenu loin de nos séances par un séjour en province.

Hommage. Voir p. xxxj.

Nouvelles. M. Bréal annonce que notre confrère, M. Speijer, est nommé professeur à l'Université de Groningue.

M. Bréal donne lecture d'une lettre du Ministère de l'Instruction publique invitant la Société à nommer des délégués pour le Congrès annuel des Sociétés savantes. Sont désignés : MM. Berger, Bonnardot, V. Henry, Möhl.

Présentation. MM. Bréal et Schwob présentent pour être membre de la Société : M. le docteur Antonio Peñafiel, membre de l'Académie de médecine de Mexico.

Communications. M. de Rochemonteix lit la préface d'un travail qu'il vient d'entreprendre sur la langue des tribus Bedah répandues à l'orient de l'Egypte, entre le 30° et le 16° degré de latitude nord. Il fait l'analyse de la conjugaison bichari, dont les affixes présentent une analogie remarquable avec ceux du sémitique : 1° pers. *-an, -a, -n* ; 2° pers. *-ta* (fém. *-ti*) ; 3° pers. *-i* (fém. *-t*) ; plur. *-na*. Ces affixes, dans certains verbes, sont placés devant le radical au lieu de lui être ajoutés par la fin.

M. Bréal présente une observation touchant le caractère de fixité extraordinaire que M. de Rochemonteix vient de revendiquer pour les idiomes en question ainsi que pour les idiomes berbères : à ce point qu'il ne considère pas comme impossible que les soldats de Jugurtha, s'ils revivaient, fussent compris à l'heure qu'il est de certaines peuplades africaines. Le renouvellement continu du vocabulaire que nous observons dans nos langues (comparer le fr. *tomber, aller* aux verbes synonymes du latin) n'existerait donc pas chez ces peuples. — M. de Rochemonteix fait observer que, la détérioration phonétique des mots étant très faible dans ces idiomes, le lien étymologique qui relie entre eux tous les vocables de même famille reste vivant et visible, ce qui est une première garantie de leur intégrité ; mais à cela s'ajoute sans doute que le cercle d'idées où se meut l'individu dans les tribus en question est éternellement le même, très restreint et très précis. Enfin, quelle que puisse être l'explication définitive, il est de fait que les gens d'Assouan et de Dongola, séparés depuis le règne de Dioclétien, se comprennent aujourd'hui très facilement. D'autres observations sont faites par MM. Ploix, de Charencey.

Il est donné lecture de deux notes de M. Louis Havet concernant le latin *canaba* = $\kappa\alpha\lambda\acute{\alpha}\eta$, et *curculio*, *gurgulio*, formes redoublées pour * *culculio*, * *gulgulio*. Des observations sont faites par M. Bauer.

M. Bréal traite de l'étymologie de *cervix*. C'est un mot composé, où entre *cer-* = $\kappa\acute{\epsilon}\rho\alpha$, et *-vix* parent de *vincio*. C'est ce qui explique qu'on emploie le mot de préférence au pluriel : *cer-vīces* « les attaches de la tête ». Des observations sont faites par MM. Halévy, Bonnardot.

M. Halévy fait une communication destinée à fixer soit le nom, soit la position géographique, jusqu'à présent également douteux, de la localité chananéenne appelée dans la Bible *Qattāt* et *Qitrōn*. Le nom de *Qattāt* s'accordant avec celui des Septante Κατταϊν , et celui du Talmud *Qitīnat*, il devient certain que *Qitrōn* est une forme défigurée de *Qattāt-on* (le second *tav* ayant été lu comme *resh* plus *vav*). La ville s'appelait donc *Qattāt* (pour *Qattānat*) ou *Qattāt-on* (pour *Qattānat-on*). Nul doute que la ville chananéenne mentionnée à propos du meurtre d'un ambassadeur sous le nom de *Qihīnatuna*, dans la correspondance en langue babylonienne du roi d'Égypte Aménophis IV (xv^e siècle avant notre ère), ne soit précisément cette localité de *Qattānaton*; car le signe qu'on a lu *hi* peut également se lire *ti*. Et comme il est dit que cette ville est située dans le voisinage d'Acca, il ne reste plus qu'à constater l'existence actuelle, près d'Acca, d'un village arabe *Quteina*, pour avoir le droit de considérer la question comme vidée.

SÉANCE DU 11 MAI 1889.

Présidence de M. PLOIX.

Présents : MM. Antonio Peñafiel, Nommès, Halévy, Ploix, de Rochemonteix, V. Henry, de Charencey, Bréal, Bauer, Schwob, Möhl.

Élection. M. le docteur Antonio Peñafiel est élu membre de la Société.

Hommages. Voir p. xxxj.

Communications. M. Bréal communique une inscription

grecque boustrophédon, récemment découverte. — Il fait ensuite l'étymologie du grec *ἐξπτή* « fête », dont le sens primitif paraît être celui de « réjouissance » et qui se rattache ainsi au verbe *ἐξίρω, αἰρω* « exalter, enthousiasmer ».

M. de Rochemonteix continue la lecture de son mémoire sur les origines du verbe bichari. Il étudie la formation des temps et examine le jeu des divers affixes flexionnels qui se placent tantôt à la fin, tantôt au début de la racine, ce qui semble prouver que dans l'état primitif de la langue ces éléments jouissaient encore d'une certaine indépendance vis-à-vis du thème verbal. — Répondant à une observation de M. Bréal, notre confrère fait remarquer qu'à l'heure actuelle la signification temporelle des trois temps simples du bichari n'est pas encore absolument fixée et que souvent le présent, le passé et le futur sont employés l'un pour l'autre. — En terminant, M. de Rochemonteix résume ses observations sur le verbe bichari comparé avec l'égyptien antique où le système verbal paraît avoir eu à l'origine la même structure. On y retrouve les indices personnels *t* et *k*, qui servent d'ailleurs également de flexions personnelles dans le verbe sémitique. M. de Rochemonteix conclut à une parenté primitive entre le bichari, le berbère et l'égyptien d'une part, entre ces langues et les langues sémitiques d'autre part.

M. Halévy souscrit à la première partie de l'hypothèse, mais fait ses réserves par rapport à la seconde, bien que lui-même, dans le temps, ait cru à la parenté directe des idiomes chamitiques et sémitiques. Il lui paraît aujourd'hui que les indices *t* et *k* diffèrent essentiellement de nature dans le chamitique, où on ne saurait les considérer que comme de simples affixes et comme des éléments primitifs, — et dans le sémitique où ce ne sont que des débris de pronoms parfaitement reconnaissables et où la formation se dénonce comme relativement récente; il n'y a donc entre les langues chamitiques et sémitiques d'autre analogie que celle d'une homophonie partielle et purement fortuite.

M. de Rochemonteix objecte que précisément le caractère récent du parfait sémitique est un fait à démontrer : dans

les chapitres suivants de son mémoire, il s'attache au contraire à prouver l'ancienneté des indices *t* et *k* en sémitique comme en chamitique.

SÉANCE DU 25 MAI 1889.

Présidence de M. PLOIX.

Présents : MM. Bréal, Halévy, de Charencey, Bauer, V. Henry, Boyer, Schwob, Möhl, Ploix, de Saussure, Nommès, Dutilleul, Meillet.

M. Berger s'excuse par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

Il est donné lecture des procès-verbaux des 27 avril et 11 mai, qui sont adoptés.

Nécrologie. M. Bréal annonce deux pertes sensibles que la Société vient de faire dans la personne de M. Merlette et dans celle de M. Georges Guieysse.

M. Merlette, un des deux auteurs qui signaient *Larive et Fleury*, a rendu de grands services à l'instruction primaire par des publications où il ne craignait pas de semer çà et là, toujours avec art et mesure, quelques indications de grammaire historique. Son *Dictionnaire des mots et des choses* est un livre utile et très exact, qu'il ne lui a pas été donné d'achever.

La Société a perdu en M. Georges Guieysse un jeune linguiste dont l'avenir était plein de promesses. Un goût déclaré le portait dès l'âge de quatorze ans vers les études linguistiques : c'était chez lui une véritable vocation. Il avait le don particulier de s'assimiler très facilement par l'usage les langues vivantes et d'y saisir les moindres détails de la prononciation. Un premier travail de lui, sur l'argot, fait en collaboration avec M. Schwob, paraîtra comme œuvre posthume dans le prochain fascicule de nos Mémoires. Assidu à nos séances, il emporte les sympathies de tous ceux qui l'y ont connu.

Présentations. La Bibliothèque de l'Ecole française de Rome demande à être reçue au nombre des membres de la

Société. M. Bréal transmet cette demande, sur laquelle il sera voté à la prochaine séance. — MM. Möhl et de la Grasserie présentent : M. l'abbé Grégoire-Henri Schils, curé de Torgny (Belgique).

Communications. M. Bréal traite de l'allemand *wahr* « vrai », qu'il soupçonne d'être emprunté au latin, de même que l'est le terme opposé *falsch*. Le gotique ne connaît pas le mot en question. Des observations sont faites par MM. de Saussure, Möhl.

M. Bréal développe ensuite une nouvelle étymologie de *suesco*, tendant à rattacher ce mot à *suus* « sien ». — M. Henry formule une objection portant sur l'*u* consonne de *svesco* en regard de l'*u* voyelle de *suus*. M. Bréal rappelle que *suas* se trouve comme monosyllabe (*svas*) à la fin d'un vers d'Ennius.

M. de Charencey traite de la conjugaison dans les langues maya et quiché, où l'on remarque la structure tout à fait différente du verbe transitif et du verbe intransitif. En phonétique, le groupe maya se distingue du groupe quiché notamment par la substitution de *n* à *k* final, à laquelle participe la langue mam, autrement intermédiaire entre les deux groupes. Des observations sont faites par M. Halévy.

M. Henry fait une communication relative à l's inorganique de ἤκου-σ-ται, γινω-σ-τός et autres formations grecques de ce genre. Le point de départ de ces formations peut être cherché dans les racines en *s* et à dentale : γωστός, d'après σχιστός, par suite de l'apparente conformité entre σχίστω : γινώστω. M. Henry découvre toutefois un autre foyer de l's beaucoup plus rapproché, dans l'hypothèse qu'il développe de l'existence d'un aoriste passif grec en -σ-θην jusqu'ici méconnu, et concurrent à l'aoriste en -θην. La théorie de l'aoriste en -σ-θην est liée intimement à l'explication nouvelle de l'aoriste en -θην, dans laquelle M. Henry s'est rencontré avec M. Wackernagel, et qu'il faut supposer connue au préalable pour voir ensuite sans difficulté comment ἐγνώσθης peut logiquement s'identifier avec l'indien *a-gñā-s-thās*. Des observations sont faites par M. de Saussure.

M. Halévy traite de la formation de la 2^e personne du parfait en sémitique, montrant que l'affixe -*k* des idiomes

méridionaux et l'affixe -t des idiomes du nord procèdent tous les deux d'un pronom *ka-tu* « toi ». Des observations sont faites par MM. Schwob, de Charencey, Henry.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

10 Novembre 1888.

Suomalais-Ugrilaisen Seuran Aikakauskirja. Journal de la Société finno-ougrienne; t. III, fasc. 5. Helsingfors, 1888.

Kuhn's Zeitschrift. Nouvelle série, t. VIII, fasc. 4 — t. X, fasc. 1-3. Gütersloh, 1887-88.

Les Affinités lexicographiques du Qechua et du Maya, par M. L. Douay. Etude manuscrite présentée au Congrès des Américanistes, à Berlin, et offerte par l'auteur à la Société.

24 Novembre.

Annual Report of the board of Regents of the Smithsonian Institution. Juillet 1885. Partie II. Washington, 1886.

Revue de l'Histoire des Religions, publiée par le Musée Guimet. Neuvième année, t. XVIII, fasc. 2. — De la part de M. Emile Guimet.

8 Décembre.

La Nature des Dieux, étude de mythologie gréco-latine, par Ch. Ploix. Paris, Vieweg, 1888. — Offert par l'auteur.

Internationale Zeitschrift für Sprachwissenschaft, publiée par F. Techmer; t. IV, fasc. 1. Leipzig, Barth, 1888.

Dictionnaire de l'ancienne langue française, par F. Godefroy. Livraisons 31-51. — De la part du Ministère de l'Instruction publique.

22 Décembre.

Annales du Musée Guimet, t. XIII : *Le Rāmāyana au point de vue religieux, philosophique et moral*, par Ch. Schœbel, P. O. Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, Leroux, 1888. — De la part du Ministère de l'Instruction publique.

12 Janvier 1889.

Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia, por D. A. Sanchez Moguel (8 décembre 1888). Madrid, 1888. — Offert par l'auteur.

Rasmus Kristian Rask, von Wilhelm Thomsen. Traduction allemande. — Offert par l'auteur.

26 Janvier.

Substitutý oddělných zvukov i zvukovyh sočelanií normalinoi russkoï řeči, par A. Aleksandrov. Varsovie, 1884. — Offert par l'auteur.

Rapport sur une mission à Luxembourg et à Clairvaux d'Ardenes, par Fr. Bonnardot. Paris, Leroux, 1888. — Offert par l'auteur.

Actes de la Société Philologique, t. XVI-XVII. Alençon, 1888.

Vocabulaire des Indiens de la Vallée de Napa et du Clear-Lake, en Californie, par F. Berton. — Offert par M. de Saussure.

9 Février.

L'Œuvre d'Abel Bergaigne, par Victor Henry. Leçon d'ouverture du Cours de sanscrit et grammaire comparée à la Faculté des Lettres de Paris. Extrait des Annales de la Faculté des Lettres de Lille, 1889. — Offert par l'auteur.

23 Février.

Deux ans de séjour en Abyssinie, par le R. P. Dimothéos, légat de Sa Béatitude le Patriarche Arménien auprès de Théodore, roi d'Abyssinie. Jérusalem, au Couvent de St-Jacques, 1871. — Déposé par M. de Charencey de la part de la Société philotechnique arménienne de Paris.

9 Mars.

University Studies, published by the University of Nebraska. Vol. I, fasc. 2. Octobre 1888. Lincoln, 1888. — Déposé par M. Bréal de la part de l'Université de Lincoln.

6 Avril.

Excursions et Reconnaissances, publiées par le service local de la Cochinchine Française, t. XIII, n° 30. Janvier-fév. 1887. Saïgon, Impr. Coloniale, 1887. — De la part de la Direction du service local de la Cochinchine.

27 Avril.

Esquisses morphologiques, par V. Henry. Cinquième fascicule : *Les infinitifs latins*. Paris, 1889. — Offert par l'auteur.

11 Mai.

Catálogo alfabético de los nombres de lugar pertenecientes al idioma nahuatl. Estudio jeroglífico, por el D^r Antonio Peñafiel. Méjico, 1885. Avec album. — Offert par l'auteur.

Suomalais-Ugrilaisen Seuran Aikakauskirja. Journal de la Société finno-ougrienne; t. VI. Helsingfors, 1889.

SOMMAIRE DES PÉRIODIQUES REÇUS PAR LA SOCIÉTÉ.

JOURNAL DE KUHN, nouvelle série, t. X, fasc. 1-3 ; année 1888 :

H. Zimmer : *Keltische Studien* (6. *Zum mittellirischen Wortschatz* ; 7. *Schicksale des indogermanischen s-Aorits im Irischen* ; 8. *Ueber das italo-keltische Passivum und Deponens*) ; — J. Wackernagel : *Miscellen zur griechischen Grammatik* ; — W. Meyer : *Quantität und Qualität der lateinischen Vokale* ; — K. F. Johansson : *Etymologische Beiträge* ; — R. Thurneysen : *Vocalisches z im Indogermanischen*.

REVUE INTERNATIONALE DE LINGUISTIQUE, fondée et publiée par F. Techmer ; tome IV, fasc. 1-2.

F. Bopp : *Analytical comparison of the sanskrit, greek, latin and teutonic languages, shewing the original identity of their grammatical structure* (1820) ; W. v. Humboldt : *Brief an F. Bopp über die « Analytical comparison »* (1821) ; — A.-F. Pott : *Zur Litteratur der Sprachenkunde Amerikas* ; — F. Müller : *Die Entlehu g eines Wortes aus einem Suffixe* ; — K. Brugmann : *Das Nominalgeschlecht in den idg. Sprachen* ; — F. Techmer : *Zur Lautschrift mittels lateinischer Buchstaben und artikulatorischen Nebenzeichen* ; — J. Balassa : *Phonetik der ungarischen Sprache*.

VARIÉTÉ

TIRE-LARIGOT.

Le *Bulletin* a inséré en juillet 1885 une explication de cette locution par M. Jean Fleury. Si nous revenons sur *tire-larigot*, c'est que la question a été soulevée de nouveau à la Société de linguistique. On verra d'ailleurs que, sur l'interprétation du sens, nous nous accordons avec M. Jean Fleury.

Nous avons montré ailleurs que l'argot se sert d'un suffixe de déformation *go* (*Parisien*, *Parigo*; *sergent*, *sergot*). La langue populaire a interprété « tire-larigot », comme s'il fallait y reconnaître ce suffixe, puisqu'on a le doublet « tire-larirette ». Mais diverses considérations amènent au contraire à considérer *go* comme la partie essentielle du mot.

Au xvi^e s. *tire-larigot* existait sous sa forme actuelle. « Et, pour l'appaiser, luy donnerent à boire à tyrelarigot... » (Rabelais, *Garg.*, I. c. 7.)

Mais dans un opusculé intitulé « Response et complaincte au grand Coesre sur le Jargon de l'Argot reforme... Paris, Jean Martin, 1630 » on trouve une expression qui doit être rapprochée de *tire larigot*. « L'Archisuppost: Ne veux-tu point te resjouyr et chanter le rigo;..? »

Le mot *rigo* existait donc séparément. Nous pourrions dès lors écrire « tire-la-rigo ». La prononciation parisienne a dû développer l'*a*; de sorte qu'on a « tire-le-rigo ».

1. Il ne s'agit pas ici d'une *danse* (*Rigaudon*, autrefois *rigo*), mais bien d'un chant. Les deux mots *rigaudon* et *rigo* sont d'origine différente, selon toute probabilité.

Qu'est-ce que le mot *rigo* ? M. Bijvanck, qui s'occupe en ce moment d'un ouvrage sur les langues secrètes chez les peuples romans au xv^e siècle, nous a communiqué dans une lettre particulière diverses observations relatives à la prothèse de certaines syllabes en argot. « *Rebigner* » et « *bigner* », « *rebonne* » et « *bonne* », « *remoucher* » et « *moucher* » présentent la syllabe *re*. C'est précisément cette prothèse que nous rencontrons dans *rigo* (**rego*). L'affaiblissement de *re* en *ri* se retrouve dans *ritournelle* (cf. *retourner*).

Rego présente donc une syllabe prothétique. Le mot *go* dont *rego* est le doublet signifiait *gueule*, *gosier*. Une pièce du théâtre burlesque (1747-1754) porte le titre de « *Madame Engueule ou les accords poissards* ». Il faut reconnaître ici le nom de Madame Angot. Cette Madame Angot est « *forte en gueule* ». Le *Catéchisme poissard* de Baudot (Troyes, s. d.) contient les dernières volontés de *Fort-en-gueule* et un discours du même à « *une mère Angot* ». Le *Nouveau Catéchisme poissard* (Noblet, s. d.) contient « *l'Aimable conversation de mam'zelle Gotot la mal-chiquée* ». C'est une poissarde : il faut traduire *Gueuleteau* ou *Gueule-tôt*. Le mot *go* se prononçant aussi *gou*, l'argot traduit « *dégoûtant* » par « *débecquetant* » et « *dégueulasse* ». Ces traductions partielles de mots sont fréquentes en argot. Le *Jargon de l'Argot réformé* donne *démorfier* (démanger). En effet *manger* = *morfier*.

Le sens de **go*, **rego*, **rigo* bien établi, on voit que l'expression « boire, chanter à tire-le-rigo », dérive de la même idée que l'expression « chanter à gorge déployée ».

Si maintenant nous considérons les mots **go*, **gou* et **rego* au point de vue sémantique, nous verrons qu'ils ont donné naissance à un grand nombre d'expressions. La bouche sert à manger, à avaler gloutonnement ; à rire ; à sourire ; à railler ; à chantonner ; à chanter ; à parler ; elle exprime l'étonnement et le dédain ; enfin, comme l'a reconnu M. Bijvanck en étudiant le mot *baffe*, elle exprime « une attitude de l'inférieur envers le supérieur, soit qu'il se fasse plus niais qu'il ne l'est en réalité, soit qu'il ruse quand il voit la force de l'autre côté, soit qu'il se montre inconvenant ».

Le mot *gogo*, d'abord, a été faussement interprété par

gaudium. « Boire à *plein* guoguo » (Rab., *Pantagruel*) ne peut s'expliquer que par le sens *gosier*¹. Au radical *go* s'est ajouté le suffixe artificiel déjà mentionné. — Le sens de *jo-bard* est justement la garantie de cette étymologie. Le *gogo* est celui qui écoute, bouche bée, les *boniments*. La métaphore n'est pas particulière à la langue française. Dans la parabase des *Acharniens*, Aristophane appelle les Athéniens *χουνοπόλιτας* (*χάινω*, être bouche bée) parce qu'ils « font tout quand ils écoutent les ambassadeurs étrangers qui les berrent ». Ce sont proprement des *gogos*. Les doublets de *gogo*, *gogue*, *goguette*, *gogaille*², nous ramènent au premier sens, tandis que *goguenard* montre la bouche railleuse.

Rigo donne *rigoler* et **rigouguer*, *rigolo* et *rigougnard*. Rabelais écrit d'ailleurs *rigouller*. Le mot *regou* avec le suffixe *bille* (*trinquebiller*, etc.) avait donné déjà *regouou-billonner*, avec le sens de *manger*. L'inverse de *regouou-billonner*, c'est *dégobiller*.

Avec le suffixe argotique *berge* (*ni* et *niberge* = *flamme* et *flamberge*) *go* a donné le verbe *goberger*.

Go-infre présente le suffixe *infe*, *inve* ou *invre* sur le modèle *sinfe*, *sinve* ou *sinvre*. Dans l'édition Pellerin (1836) du *Jargon*, ce mot signifie *chanteur*, ce qui démontre son origine.

Goualer (chanter) est un doublet de *gouailler* (railler). C'est ainsi que *escale* donne *écaille*. On disait au XVIII^e s. « ficher la gouaille » pour *gouailler* (*Cat. poiss.*, Baudot). Le même mot sert ainsi à représenter deux mouvements différents de la bouche.

Bagout (parole), *bagouler* (parler, nommer), offrent la syllabe *ba* prothétique en argot (cf. *babigner*). C'est à un mot de cette famille **bagou-iner* qu'on peut rattacher *baragouiner*. Le même phénomène d'adjonction de la syllabe *ra* s'est produit dans *tarabuster*, doublet de *tabuster* (Rabelais). — *Balagoinfre* (H. de Balzac, *Corr.*, I, 22) que nous signale

1. *Gogo* (Villon, *Ballade Margot*) doit être une formation double sur un autre radical.

2. *Gargot* (gargote) présente un redoublement initial suivi du développement *ar*. M. Bijvanck nous a communiqué de curieuses études au sujet de ce phénomène.

M. Bijvanck, présente sous le rapport de la forme une analogie complète avec *baragouiner*. Le développement prothétique *ba* se retrouve sans doute avec des modifications vocales dans *bigot*, équivalent désormais à *béqueule*.

Nous arrêtons ici la famille de mots qui remontent à *go*, *gou*, *rego*, *regou*, *rigo*, *rigou* et *bagou*. Il y a d'autres expressions qui se rattachent à cette famille¹. Mais il serait trop long d'énumérer ici tous les dérivés et sous-dérivés. Le fait intéressant qui paraît ressortir de cette courte étude, au point de vue sémantique, c'est que, suivant l'expression de M. Bijvanck « le *bec* ou la *tête* a servi souvent de symbole aux sentiments » et que les différents mouvements de la bouche se sont pour ainsi dire personnifiés dans le langage.

MARCEL SCHWOB et GEORGES GUIEYSSE.

1. M. Bijvanck rapproche *jobelin* (*go-belin*, parler inintelligible), *jargon* (*gargon*, cf. *gargote*), etc. *Jobard* (*gobard*, *gobeur*) doit s'ajouter à cette liste.

NÉCROLOGIE

DISCOURS PRONONCÉ

PAR

M. GASTON PARIS

AUX OBSÈQUES

D'ARSÈNE DARMESTETER

(18 NOVEMBRE 1888)

[C'est en 1870 qu'Arsène Darmesteter, à peine âgé de vingt-quatre ans, devint membre de la Société de Linguistique. Les *Bulletins* publiés à cette époque mentionnent fréquemment son nom et attestent la part active qu'il prit tout de suite à l'œuvre commune. Son ardeur scientifique, ce besoin d'étudier et de méditer qui l'occupa toute sa vie, trouvèrent dans les discussions à la fois savantes et familières de la Salle Gerson leur premier champ d'exercice. Depuis, des entreprises plus vastes le contraignirent peu à peu à espacer ses apparitions aux séances et même il dut y renoncer tout à fait : mais, jusqu'à la fin de sa vie et au milieu de ses grands travaux, il ne cessa de s'intéresser aux études de ses confrères ; on était toujours sûr de trouver découpés sur sa table les fascicules de nos *Mémoires* et les numéros de nos *Bulletins* dès le jour de leur distribution. De son côté, la Société, qui avait vu se former et grandir sa renommée scientifique, suivait le développement de son œuvre avec un intérêt d'autant plus vif que des liens étroits, presque des attaches de famille, l'unissaient au savant romaniste. C'est en effet parmi nos confrères qu'Arsène Darmesteter comptait ses amis les plus chers, ses élèves préférés, tous les intimes confidents et les conseillers de ses travaux : son frère, M. James Darmesteter, a été notre Président

en 1887 ; MM. Gaston Paris et Paul Meyer, après avoir été ses maîtres, étaient restés les familiers de sa maison ; M. Hatzfeld, dans une collaboration de seize années, partagea ses labeurs et ses succès. D'autres de nos confrères avaient été associés à ses études, notamment M. Möhl et M. Baize, qui s'étaient faits ses auxiliaires dans ses recherches lexicographiques. Aussi la Société de Linguistique était-elle largement représentée à ses obsèques ; notre confrère M. Gaston Paris, parlant au nom de l'Ecole des Hautes Etudes, a retracé dans le discours suivant la vie d'Arsène Darmesteter :]

Messieurs,

Arsène Darmesteter a trop longtemps appartenu à l'École des Hautes Études, il en a trop bien représenté l'esprit, il l'a trop aimée, il lui a fait trop d'honneur, pour qu'elle puisse le laisser partir si tôt et si soudainement sans lui adresser un suprême adieu. Si je m'acquitte avec douleur de ce pieux devoir, que je ne pensais guère avoir à remplir envers lui, je puis du moins me dire que l'amitié et l'attention avec lesquelles j'ai suivi Darmesteter pendant toute sa carrière me désignaient pour parler de lui. J'ai vu, il y a vingt ans, notre cher ami venir s'asseoir à la table des élèves dans les premières conférences ouvertes dans nos petites salles, conférences si vivantes, si joyeusement menées et suivies, et où, dès son entrée, il prenait la première place ; j'ai eu le plaisir, quatre ans après, de l'installer moi-même à la table du maître, d'où, pendant-douze ans, avec le charme sympathique de sa parole et l'autorité de son savoir, il a entrete nu, dirigé, fécondé la vocation d'élites successives ; j'ai partagé avec lui, avec nous tous, il y a quatre ans, le regret de le voir quitter ce laboratoire où il avait tant travaillé pour lui d'abord, puis pour les autres, et où l'on ne passe guère sans y attacher pour toujours beaucoup de sa pensée et un peu de son cœur. Dans les premiers temps de son enseignement, sur sa demande et pour rassurer sa défiance de lui-même, j'assistai souvent à ses conférences : je n'en entendis pas une sans y recueillir des faits nouveaux, des suggestions précieuses, des vues ou des coordinations importantes. Que de fois, au sortir d'une de ces leçons familières pour lesquelles il puisait à pleines

main dans le trésor de ses connaissances et de ses idées, nous avons arpenté longuement la cour de la Sorbonne ou les trottoirs des rues voisines, discutant quelques-uns de ces aperçus à la fois larges et ingénieux, hardis et circonspets, qu'il émettait avec réserve devant son auditoire et qu'il se plaisait alors à développer librement ! Heures inoubliables et chères entre toutes, que donne seul le commerce de l'intelligence uni aux épanchements de l'amitié, et qui mêlent à la plus noble des jouissances, la poursuite de la vérité entrevue et devinée, la douceur de l'aimer ensemble et de s'aimer en elle ! Dans ces controverses amicales, comme dans l'appréciation des livres qu'il eut souvent à juger, Arsène Darmesteter portait autant d'aménité que d'ardeur et sa sincérité n'était dépassée que par sa modestie. Toujours émerveillé des découvertes des autres, toujours hésitant sur les siennes, bien souvent, pour mettre en lumière ce qu'il avait trouvé de nouveau dans une idée ou dans un ouvrage, il ajoutait du sien plus que n'avait mis l'auteur, et sa généreuse incubation développait et faisait éclore un germe à peine doué de vie.

Ce n'est pas à l'École que je l'ai vu pour la première fois. En 1867, je faisais à la salle Gerson un de ces cours libres qu'avait inaugurés M. Duruy, comme il fonda l'année d'après notre École. Je vis un jour venir à moi un de mes plus jeunes auditeurs : il me raconta qu'il suivait ces leçons avec un dessein tout particulier et pour l'accomplissement d'une tâche, à ce qu'il croyait, passagère. Il avait étudié la théologie rabbinique et il se proposait de pénétrer autant que possible, avec une science à la fois profondément sympathique et hautement indépendante, les mystères à peine explorés du Talmud et de ses appendices. Il avait même écrit un exposé sommaire du sujet, destiné au grand public, dont il me donna connaissance et qui me fit voir tout de suite la force et la clarté de cet esprit encore aux débuts de son activité : il ramenait à une logique secrète et rigoureuse les épanouissements les plus étranges d'une fantaisie qui au premier abord dérouta tous les calculs et déconcerta tous les raisonnements. La théologie critique est la meilleure des gymnastiques intellectuelles, la préparation la plus fé-

conde au travail purement scientifique. Par la nature même des problèmes qu'elle agite, par l'effort qu'il faut faire pour y être à la fois libre et respectueux, par le tremblement pieux qui retient la main de l'opérateur au moment d'attaquer les fibres les plus sensibles et les plus sacrées de l'âme humaine, par le contrôle sévère auquel on se sent soumis en touchant à des questions toujours brûlantes, par la portée considérable que prennent les recherches les plus minutieuses et par l'importance que tous attachent aux moindres détails, elle enseigne à l'esprit la hardiesse et la réserve, la précision et en même temps ce juste degré d'indécision où il faut souvent savoir s'arrêter ; elle apprend à donner de l'attention aux plus petits faits et à les rattacher toujours à une vue générale. Darmesteter fut un exemple de plus de l'heureuse influence que ces études peuvent exercer sur une pensée bien organisée pour la science. Par une singulière rencontre, ce fut la théologie même qui le mit, sans qu'il s'en doutât, sur sa vraie voie. Dans le célèbre commentaire que Rashi de Troyès, à la fin du ^x^e et au commencement du ^{xii}^e siècle, écrivit sur la Bible et le Talmud, se trouvent en grand nombre des gloses françaises, altérées de la façon la plus étrange dans les éditions et déjà dans les manuscrits. Darmesteter voulut les comprendre, puis essaya de les restituer, et, s'apercevant qu'il lui fallait pour y réussir une connaissance plus intime de l'ancien français, il vint à la rue Gerson, puis à l'École des Hautes Études, pour se préparer à cette tâche. Mais insensiblement ce qui n'avait été pour lui qu'un moyen devint un but, le but de toute sa vie. Il s'attacha avec un intérêt toujours plus vif à la philologie française et abandonna le Talmud. Les gloses de Rashi n'en restèrent pas moins l'objet constant de son étude et de ses recherches : c'était leur publication qu'il regardait comme devant être son meilleur titre scientifique et il n'attendait que l'achèvement de son *Dictionnaire* pour s'y consacrer tout entier. L'inexécution de ce grand projet est un véritable malheur pour la science. Du monument si longtemps rêvé, notre ami ne laisse que les matériaux, et Dieu sait si, lui parti, quelqu'un sera capable de les mettre en œuvre !

C'était par une recherche lexicographique que Darmesteter avait abordé la philologie française : cet ordre d'études fut toujours celui qui l'attira le plus et il avait à un rare degré tout ce qu'il faut pour y exceller. Tandis que beaucoup de philologues ne s'intéressent qu'aux langues mortes et ne se sentent pour ainsi dire à leur aise que devant le cadavre, un scalpel et un microscope en main, il avait le goût et le sens du vivant. Son esprit philosophique lui faisait parfaitement comprendre l'identité des phénomènes des époques passées et de ceux de l'époque présente, et il trouvait aux seconds l'avantage de pouvoir être observés directement dans leur jeu complexe et changeant. Il ne percevait pas moins nettement l'évolution constante du langage, faite d'imitation et de création, et la solidarité qui rattache indissolublement ce qui a été, ce qui est et ce qui sera. Profondément versé dans les études phonétiques, c'est cependant l'histoire des idées qu'il cherchait surtout dans l'histoire des mots, et c'est là que trouvait à s'exercer sa logique serrée et pénétrante, affinée par un long commerce avec les plus subtils des scolastiques. Il se plaisait à suivre le lexique français depuis ses origines jusqu'à son état actuel, ramenant à des lois les écarts en apparence les plus capricieux, épiait les infinies variétés de forme et de sens de chaque mot, rattachant les faits épars à des causes générales, jouissant en penseur, en artiste et souvent en poète, de la fécondité, de l'invention, parfois de l'*humour* que déploie à travers les siècles ce qu'on appelle à si juste titre le génie de la langue. Ses deux beaux livres sur les *Mots composés* et sur la *Formation des mots nouveaux en français* montrèrent avec quelle étonnante rapidité le débutant avait passé maître. Je n'en dirai pas ici les mérites : je n'ai voulu que mettre en relief ce qu'on peut appeler la physionomie scientifique de notre ami, qui fut un philologue érudit, un phonéticien profond, et peut-être avant tout un psychologue.

Avec ce goût particulier pour la lexicographie historique, on conçoit qu'il accepta sans hésitation la proposition si honorable que lui fit M. Hatzfeld de collaborer à la rédaction d'un *Dictionnaire* qui devait être, avec celui de Littré, le plus digne hommage rendu par la science française du

xix^e siècle à la langue française, notre vraie patrie. Depuis lors, depuis seize ans, les deux collaborateurs n'ont pas cessé un jour de travailler à cette grande œuvre, qu'ils avaient cru d'abord pouvoir terminer en trois années. Ils y ont apporté chacun, avec la même ardeur, la contribution de leurs recherches, de leur critique, de leurs méditations solitaires, de leurs longues et fructueuses discussions. Enfin l'œuvre est terminée ; l'introduction, ouvrage capital à elle seule, est écrite ; déjà on passe à l'exécution, de nombreuses feuilles sont imprimées et ont à peu près subi la longue série de corrections que leur impose une conscience toujours inquiète ; dans quelques semaines, le dictionnaire tant attendu va commencer à paraître... Pauvre ami ! si la mort, par la seule grâce qu'elle lui ait faite, n'avait pas en le frappant enveloppé son âme de son voile, à côté du déchirement qu'il aurait éprouvé en quittant ceux qu'il aimait, ses amis, ce frère si chéri, cette épouse qui lui avait donné pendant onze années un bonheur sans mélange, l'idée de ne pas voir paraître ce livre, auquel il avait donné une si large part de sa vie, auquel il avait fait tant de sacrifices, aurait été celle à laquelle il aurait pu le plus difficilement se résigner ! Heureusement l'œuvre est là, prête à voir le jour, sous la surveillance fidèle de celui qui en a partagé la longue et laborieuse préparation, et grâce à cette œuvre capitale, le nom d'Arsène Darmesteter sera mentionné avec admiration et reconnaissance par tous ceux qui s'occuperont après lui de l'histoire externe et intime de notre langue.

J'ai dit qu'il avait fait à cette œuvre des sacrifices ; il s'est en effet interdit pour y travailler bien des recherches qui l'attiraient et qu'il se promettait toujours de reprendre quand elle serait achevée. Il lui donnait tout le temps que lui laissait son enseignement, auquel il apportait une conscience et un soin incomparables. C'est ainsi qu'il a laissé de côté, pensant y revenir plus tard, ses études sur la curieuse littérature judéo-française du moyen âge, non sans avoir donné dans quelques notices préliminaires une idée des richesses qu'il avait accumulées sur ce sujet dans divers voyages en Angleterre et en Italie, et sans avoir publié un admirable et unique monument, le « regret » funèbre, écrit

en français, mais en caractères hébreux, à l'occasion du martyre de quelques Juifs brûlés à Troyes au ^{xiii}^e siècle. Fort versé dans la littérature du moyen âge, il ne l'a cependant abordée qu'une fois, dans sa thèse latine sur *Floovent*, où, appliquant dans un autre domaine la rigueur de sa méthode et la finesse de son goût, il a marqué une trace profonde dans l'histoire des études sur notre épopée nationale. Il a trouvé encore le temps de donner, en collaboration avec M. Hatzfeld, cet excellent *Manuel de la langue et de la littérature du xvi^e siècle*, qui mérite de servir de modèle à tous les travaux du même genre. Mais en général tout ce qu'il écrivait se rapportait au *Dictionnaire* : c'est pour éclaircir une des données fondamentales de la lexicographie française, la distinction entre les mots traditionnels et les mots empruntés, qu'il a fait sur le système et l'évolution du vocalisme français cette petite dissertation, célèbre dès son apparition, où il a découvert et établi ce qu'on appelle à juste titre la *loi de Darmesteter*. C'est à l'aide des observations faites au cours de son grand travail qu'il a écrit une magistrale étude sur le lexique de l'ancien français. Enfin, c'est presque un simple fragment détaché de l'introduction du *Dictionnaire* que le charmant et profond volume sur *la Vie des Mots*, où une imagination si aimable est guidée par une logique si précise et éclairée par une si riche érudition. Il a sacrifié à cette œuvre maîtresse ses œuvres accessoires ; hélas ! il lui a peut-être sacrifié plus encore. Sans cesse hanté par l'appel de cette fournaise qui chauffait toujours et réclamait sans relâche de nouveaux matériaux, il y jetait toutes ses heures de loisir, toutes celles où il aurait pu se reposer, se délasser, se renouveler, et celles du jour, dérobées entre deux leçons, et celles de la nuit, arrachées au sommeil, toutes ses pensées, toutes ses forces, toute sa vie, et au moment où la fournaise était enfin comble, où la statue allait sortir du moule ardent et se dresser sur la place publique, il est tombé, vaincu, épuisé, mort, sans l'avoir vue !

Depuis trois ans sa santé donnait aux siens des inquiétudes. Une affection du cœur l'avait obligé de consulter les médecins, de prendre, bien malgré lui, des précautions, de mettre à son activité quelque mesure. Grâce aux soins d'une

tendresse toujours en éveil, il semblait avoir pris le dessus ; il était revenu de vacances plein de courage et d'entrain, voyant avec confiance s'ouvrir une nouvelle campagne de travail. Un accident, un refroidissement auquel il avait à peine fait attention et qui pendant plusieurs jours sembla peu grave même aux yeux les plus anxieusement attentifs, prit soudain un caractère funeste : le mal se porta sur l'organe depuis longtemps atteint qui ne pouvait supporter le choc. Le péril ne se manifesta que lundi soir (12 novembre), mais aussitôt il fut extrême. A partir de mercredi, notre ami perdit à peu près toute conscience et, dans la nuit du jeudi au vendredi, il expira au milieu de sa famille atterrée. Ses amis les plus chers avaient à peine eu le temps d'apprendre sa maladie : ils accoururent auprès de lui pour recevoir la foudroyante nouvelle de son agonie et de sa mort. Je ne veux rien dire du deuil ineffaçable où sont plongés ceux qui vivaient dans son intimité quotidienne ; mais les regrets qu'il laisse à tous ceux qui l'ont approché seront aussi durables qu'ils sont profonds. Une exquise bonté, une douceur constante, une droiture ignorante de tout détour, une modestie qu'aucun succès ne diminuait, une simplicité de cœur et de manières qui, jointe à une telle supériorité d'esprit, donnait à son commerce un charme indicible, un dévouement absolu à la science, au devoir, à l'amitié, une obligeance toujours prête, une charité aussi active que délicate, telles étaient les principales qualités qui le faisaient chérir de ses amis anciens et nouveaux, de ses collègues et de ses élèves. L'École des Hautes Études le pleure comme elle a pleuré Bergaigne, qu'elle avait donné en même temps que lui à la Sorbonne. Tous deux y avaient apporté l'esprit du milieu scientifique où ils s'étaient formés ; tous deux avaient allumé dans cet illustre et antique foyer de lumière de nouveaux et brillants flambeaux ; tous deux joignaient aux mérites les plus éminents de l'intelligence les dons les plus rares du cœur. En quelques mois notre École et la Faculté des lettres ont deux fois à porter un deuil commun. Si quelque chose peut alléger notre douleur, c'est de penser que Darmesteter, comme Bergaigne, a vaillamment rempli sa tâche aussi longtemps qu'il l'a pu, qu'il a fait beaucoup de

bien pendant son trop court passage parmi nous, qu'il laisse après lui un monument impérissable, que, par son exemple autant que par son enseignement, il a exercé sur la jeunesse française une action salubre et féconde, qu'il a honoré son temps et son pays.

DISCOURS PRONONCÉ

PAR

M. MICHEL BRÉAL

AUX OBSEQUES DE

GEORGES GUIEYSSE¹

(20 MAI 1889)

MESSIEURS,

Il y a huit mois, quand nous étions réunis à cette même place pour rendre les derniers devoirs à M. Eugène Guieysse, qui de nous aurait pensé que nous devions nous y retrouver si tôt pour un deuil plus cruel encore et plus poignant ? Au père il avait été donné du moins de remplir une partie de sa destinée : mais comment exprimer notre douleur, quand c'est le fils, à peine âgé de vingt ans, que nous mettons aujourd'hui au tombeau ? Avec lui, sont emportées les plus belles, les plus chères espérances : une vie dont on croyait entrevoir déjà la direction et les étapes principales disparaît subitement, ne laissant après elle qu'affliction et regrets.

La nature et le sort semblaient avoir comblé Georges Guieysse de leurs dons. Il était né dans la famille la plus honorable, où il avait sous les yeux les exemples les plus fortifiants et les meilleurs : dans cette famille d'élite,

1. Sur la demande de quelques confrères, nous reproduisons ce discours *in extenso*, quoiqu'il contienne des faits étrangers à la Société.

chacun cherchait son bonheur dans celui des autres. Le devoir accompli était la règle de tous. Sa mère l'adorait : elle épiait ses goûts pour les diriger vers le bien ; elle voyait avec joie se développer ses rares facultés, prête à tout subordonner aux études et à la carrière de cet enfant. Sa sœur, son jeune frère, ne songeaient qu'à lui rendre l'existence plus heureuse et plus douce. Son père, M. Eugène Guieysse, lui a montré, jusqu'à la dernière heure, le modèle d'une vie de travail et de dévouement. La mort du chef de famille n'avait fait que resserrer les liens d'affection : les grands-parents s'étaient réunis aux parents pour mieux veiller sur leurs chers enfants.

Tel est le milieu où a grandi et vécu Georges Guieysse. Il avait fait de brillantes études au collège Rollin et au lycée Henri IV. Une vocation particulière, qui se révéla de bonne heure, semblait le destiner à l'étude des langues. Il ne pouvait qu'y être encouragé par l'exemple d'un oncle qui, après être sorti de l'Ecole polytechnique et tout en suivant avec honneur sa carrière d'ingénieur, s'est fait une place éminente dans l'égyptologie.

Dès l'âge de quatorze ans, Georges Guieysse, poussé par son désir d'apprendre, avait suivi quelques cours de l'enseignement supérieur. Une fois bachelier, et après avoir songé d'abord à l'Ecole normale, il se tourna de plus en plus vers les études de linguistique. Les occasions de s'instruire ne manquaient pas : il en profita largement, et partagea son temps entre le Collège de France, la Sorbonne, l'Ecole des hautes études. Par une nomination en date du 8 août 1887, il devint à cette dernière école élève titulaire de la section des sciences philologiques et historiques. En janvier 1889, il y joignit le titre d'élève de la section des sciences religieuses. A la conférence de sanscrit dirigée par M. Bergaigne et M. Sylvain Lévi, il fit des progrès si rapides, qu'il se trouva bientôt en état d'expliquer des textes difficiles à livre ouvert, et qu'il fut chargé d'une façon officieuse d'un cours supplémentaire de sanscrit. Tout le monde s'accordait à reconnaître en lui un esprit fécond et inventif servi par une mémoire excellente et le don des combinaisons. M. de Sausure et moi, nous l'avions fait entrer à la Société de Lin-

guistique¹ : à peine entré, et cédant à l'invitation de ses patrons, il se fit remarquer par des communications intéressantes et curieuses, sur la langue pali, sur le patois nègre du Missouri, sur divers points de la grammaire latine. Un travail plus étendu, fait en collaboration avec un de ses amis, mérita d'être inséré aux Mémoires de la Société. Cette publication, qui (il est triste de le penser) sera posthume, conservera toujours le souvenir de ce jeune confrère accueilli avec tant d'empressement, et qui, amenant après lui ses amis, avait apporté à la Société comme un nouveau rayon de jeunesse et de joie.

C'est surtout à l'étude vivante et instantanée des langues que semblaient le préparer ses aptitudes naturelles. Il avait un talent particulier pour saisir les mots au passage dans la conversation parlée et pour en reproduire exactement jusqu'aux plus délicates inflexions. Non seulement il parlait et écrivait l'anglais comme une seconde langue maternelle, mais un court voyage avait suffi pour le familiariser avec deux patois de l'Angleterre. L'Exposition universelle lui avait suggéré l'idée de converser avec quelques-uns des hôtes asiatiques qui campent à l'Esplanade des Invalides et il avait fait venir dans cette intention des grammaires et des manuels.

Cette aptitude, jointe au goût des voyages, lui fit concevoir un projet dont on pouvait se promettre les résultats les plus importants pour la science. Dans ces dernières années, la découverte d'une civilisation indienne au Cambodge a amené l'attention des savants sur une question presque intacte encore et où tout reste à faire. La civilisation brahmanique n'est pas restée enfermée dans l'Inde, mais elle s'est répandue, à une époque encore mal déterminée, sur les pays circonvoisins et sur les îles de l'Océan Indien. Non seulement le Cambodge, mais Sumatra, Java, Bornéo, contiennent des monuments et présentent des traces de la culture indienne. C'est à l'exploration de ce monde nouveau que notre ami se préparait avec ardeur. Nous le voyions déjà, comme un nouveau Csoma de Körös, s'établissant en hôte

1. Le 11 février 1888.

au milieu des populations asiatiques, pour nous rapporter leurs livres sacrés, leurs usages, leurs idées, leurs langues...

Comment toutes ces espérances, tous ces projets se sont-ils écroulés en un moment ? Hélas ! il s'est trouvé une heure où cette tête toujours en travail n'a pu résister à la pression de tant d'idées. Il était quelquefois en proie à une surexcitation nerveuse dont la première cause doit être cherchée dans une chute faite à l'âge de treize ans, et après laquelle il est demeuré pendant cinq à six heures sans connaissance et pendant plusieurs semaines partiellement privé de mémoire. Il en était resté une faiblesse du système nerveux incapable de résister à l'impulsion du moment. La mort de son maître chéri, M. Bergaigne, l'avait plongé il y a un an dans un désespoir qui effraya sa famille. C'est par une abolition momentanée de la conscience que s'explique cette mort tragique, survenue en plein bonheur, six semaines après que le seul obstacle qui se trouvait sur sa route, la licence, avait été heureusement franchi, au retour d'un voyage en Angleterre où il avait reçu partout le plus affectueux accueil, quand tout l'invitait à prendre possession du genre de vie qu'il avait toujours désiré et rêvé.

Pour moi, pour les miens, qui, demeurant dans la même maison, le voyions tous les jours, cette perte est comme la perte d'un membre de la famille. Mon fils perd en lui son ami le plus cher. Après la mort de Bergaigne, qui représentait la science dans toute sa force et sa maturité, ce coup nouveau frappe la moisson de l'avenir. Mais je ne veux pas me laisser aller à mes impressions personnelles, et j'aime mieux, pour finir, vous citer les paroles d'un autre de ses maîtres, M. James Darmesteter :

« Votre pauvre enfant, écrit-il à la mère, était une de nos espérances les plus chères. Je l'aimais pour sa générosité, sa franchise, sa grâce, pour tout ce qu'il promettait à la science de son pays. Il y a deux jours à peine, nous nous entretenions ensemble de ses projets d'avenir ; ils étaient grands et nobles et l'on sentait qu'il avait l'âme et le talent qu'il fallait pour les réaliser. Nous comptions sur lui pour réparer tant de pertes cruelles qui ont éclairci nos rangs ; et à présent, de tant de jeunesse, d'espérance et

d'avenir, il ne nous reste qu'un souvenir douloureux. La place qu'il laissera éternellement vide à votre foyer, reste aussi vide dans nos rangs. »

N. MERLETTE

Le nom de Merlette est sans doute inconnu à la plupart de nos confrères : mais ils reconnaîtront l'homme studieux et l'auteur fécond que nous avons perdu, quand ils sauront le pseudonyme sous lequel il a publié ses écrits.

Auguste-Nicolas Merlette, né à Saint Gervais-de-Pontpoint (Oise), le 4 août 1827, entra le premier en 1843 à l'école normale de Versailles.

Pendant son séjour à l'Ecole, il fut mis, par le Ministre, à la disposition de M. Domingo Sarmiento¹. Celui-ci était envoyé par le gouvernement chilien pour étudier l'organisation de l'enseignement en France. M. Merlette fut sur le point d'aller au Chili comme directeur de l'Ecole normale que le gouvernement de ce pays allait fonder ; mais son père s'y opposa. Il rédigea alors pour M. Sarmiento un livre sur *l'Enseignement populaire* qui fut imprimé en Amérique. Son temps d'étude terminé, il resta à l'Ecole normale comme professeur.

En 1848, il est nommé Directeur de l'Ecole primaire supérieure annexée au Collège de Provins (Seine-et-Marne). C'est là qu'il s'unit d'amitié avec un jeune homme qui fut d'abord son élève, puis son collaborateur, et dont la vie est toujours restée inséparable de la sienne. Nous voulons parler de notre confrère, M. Hauvion.

En 1856, M. Merlette prend un congé pour venir étudier à Paris. Il apprend à la fois, et d'une façon approfondie, les mathématiques, les sciences physiques et naturelles, les antiquités préhistoriques, l'histoire des arts, la linguistique.

1. M. Sarmiento fut plus tard président de la République Argentine.

Une rare capacité de travail lui permet de pousser de front ces études diverses, en même temps qu'il fait un cours de chimie à l'Association philotechnique et qu'il dirige un journal d'enseignement : *L'Encyclopédie des écoles*.

En 1865, il commence, avec son ami et collaborateur Hauvion, cette série de livres signés : *Larive et Fleury*, qui sont aujourd'hui répandus aussi loin qu'il y a des écoles françaises. Une parfaite clarté de l'exposition, le choix judicieux des exemples, l'emploi dans une juste mesure des méthodes nouvelles, ont fait le succès de ces ouvrages¹. Les deux auteurs, ayant au même degré le don de l'enseignement et possédant une égale connaissance de ce qui convient à la jeunesse, ont toujours confondu leur travail : l'association était si étroite et l'habitude de penser ensemble si grande, que quand l'un était malade l'autre ne travaillait pas.

En 1887, ils commencent à publier leur grand *Dictionnaire des mots et des choses* (3 vol. in-4°), fruit du travail de quinze ans, sorte d'encyclopédie où l'on trouve exposés en un langage clair et simple, à côté des notions usuelles les plus exactes, les résultats les plus récents de la science. La linguistique, en particulier, est traitée avec autant de sûreté que de sobriété.

La fortune, qui était venue récompenser les efforts de notre confrère, ne changea rien à sa vie laborieuse. Etabli à vingt lieues de Paris, à la campagne, il faisait deux fois par semaine le voyage à Paris pour suivre le cours de grammaire comparée au Collège de France : c'était sa principale distraction, qui n'a pas duré moins de vingt-deux ans. La mort est venue le prendre le 13 mai 1889, au milieu de ses livres.

Notre Société, si elle a peu vu M. Merlette, ne lui en doit pas moins un bon et fidèle souvenir : c'est grâce aux ouvrages de *Larive et Fleury*, qu'une parcelle de la méthode historique appliquée aux langues a pénétré jusque dans l'école primaire.

Michel BRÉAL.

1. *Cours de Grammaire et de Langue française en trois années. — Histoire de France. — Géographie, etc.*

PROJET DE CRÉATION

D'UNE

SOCIÉTÉ DES PARLERS DE FRANCE

Les parlers locaux ont pris une telle importance dans la philologie générale et l'étude des langues littéraires, qu'ils sont devenus à l'étranger l'objet de travaux considérables.

En Angleterre, une *Société* a préparé le *Dictionnaire* général de tous les dialectes anglais.

En Suisse, des sommes importantes ont été souscrites dans le même but.

En Allemagne, le gouvernement subventionne largement l'*Atlas linguistique* de l'Empire.

En Suède, des *Associations* d'étudiants, soutenues par l'Etat, se livrent avec ardeur à l'étude des dialectes nationaux.

En France, nous n'avons rien de pareil. Nulle part cependant les variétés dialectales ne sont plus intéressantes et plus menacées.

Ce qui réussit chez nos voisins, serait-il téméraire de le tenter chez nous ?

Nous ne le croyons pas.

Voici ce que l'on pourrait essayer :

Une SOCIÉTÉ ayant son siège central à Paris et des sections en province,

Se proposant de recueillir et d'interpréter toutes les formes de langage qui vivent ou qui ont vécu sur le territoire français,

Mettant tous ses membres actifs au courant des exigences actuelles de la science,

Etablissant l'unité de vues et de transcription par des communications ORALES (faciles entre Paris et la province),

Entretienant avec tous ses membres des relations constantes au moyen d'un Bulletin,

Venant au secours des travailleurs par la création d'une bibliothèque roulante,

Centralisant et classant toutes les communications

dans une bibliothèque qui deviendrait comme le MUSÉE GÉNÉRAL DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Une telle Société, qui pourrait prendre le nom de Société des parlers de France, aurait certainement l'appui de l'Etat, qui n'a cessé d'encourager les études dialectologiques depuis le commencement du siècle, et de l'Institut, dont elle solliciterait le patronage.

De plus, si elle obtenait le concours de tous ceux qui s'intéressent à la langue française, grâce à la générosité des uns, au travail des autres, elle élèverait un monument incomparable à la philologie nationale et à la gloire de notre pays.

Lorsque le présent projet aura réuni un nombre suffisant d'adhésions, une Assemblée générale des fondateurs sera annoncée pour la préparation des Statuts.

PREMIERS ADHÉRENTS :

MM. PARIS, MEYER, D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, D'ABBADIE, FUSTEL DE COULANGES, LOUIS HAVET, professeur au collège de France. GILLIÉRON, MOREL-FATIO, PSICHARI, CLÉDAT, THOMAS, LANGLOIS, BRUNOT, DEVAUX, FALATEUF, avocat. D ^r ROSAPELLEY. D ^r DEJEANNE, médecin inspecteur. DONCIEUX, docteur ès lettres. BONNIER, docteur en philosophie. LEMONNIER, ingénieur. ARMAND COLIN, éditeur. STREHLY, professeur. DOTTIN, secrétaire de la <i>Revue Celtique</i> . PÉPOUEY. SALMON. ROUSSELOT. DESEILLIGNY. RABET. CONTAMINE DE LA TOUR. FOULCHÉ-DELBOSC, professeur. HABAY, professeur.	<div></div> <div>Membres de l'Institut.</div> <div></div> <div>Professeurs à l'École des Hautes Études.</div> <div></div> <div>Professeurs de Facultés.</div>
--	---

Les adhésions sont recueillies par M. l'abbé ROUSSELOT,
74, rue de Vaugirard, PARIS.